

AB

S 4053

Bole
chargé des plein pouvoirs du roi de Danemarck, et le comte Panin, nommé à cet effet par le grand-duc, avec le conseiller privé Mr. de Saldern.

Le traité définitif fut signé par les ministres respectifs à Czarsko-Sélo, le $\frac{21 \text{ Mai}}{1 \text{ Juin}} 1773$. Il fut ratifié par le roi de Danemarck à Frederiksborg le 2 Juillet, et par le grand-duc à Pétersbourg le même mois 1773.

SOMMAIRE DU TRAITÉ D'ÉCHANGE DÉFINITIF
DE CZARSKO-SÉLO, DU 1 JUILLET 1773.

Ce traité a pour base et fondement le traité provisionnel de 1767, dont tous les articles, à quelques changemens près, sont renouvelés, confirmés, éclaircis.

Le grand-duc s'engage à signer et à faire expédier son acte de renonciation au duché de Slesvic, pour être délivré avec les autres piéces originales désignées dans l'article cinq du présent traité. Art. 1.

Les dettes dont le payement, selon l'article quatrième du traité provisionnel, devait se faire dans vingt ans, seront acquittées dans dix, à compter du 1 Janvier 1774. Art. 2.

Quant à la somme de trois cens mille écus stipulée en faveur de la branche cadette de Holstein-Gottorp, aucun des princes de cette branche n'y pourra

*) On trouve ce traité, en langue allemande, dans MARTENS, *recueil des traités*, T. I. p. 315.

SÉLO.
c, et
l-duc,
res-
ra
le 2
même
IF
pro-
quel-
firmés,
expé-
esvic,
inales
Art. 1.
e qua-
dans
er du
stipu-
a-Got-
ourra
NS, re-

É M I L I E

ET

A L P H O N S E.

T O M E T R O I S I È M E.

De 1553
70

EMILIE

27

ALPHONSE

TOME TROISIEME

É M I L I E
ET ALPHONSE,

ou

DANGER DE SE LIVRER

A

SES PREMIÈRES IMPRESSIONS;

Par l'Auteur d'ADELE DE SÉNANGE.

TOME TROISIÈME.

HAMBOURG,

Chez P. F. FAUCHE, Libraire.

A PARIS,

Chez CHARLES POUGENS, Imprimeur-
Libraire, rue Thomas-du-Louvre, N^o. 246.

AN VII, (1799 v. st.)



ÉMILIE
ET ALPHONSE

ou

DANGER DE SE LIVRER

DES PREMIÈRES IMPRESSIONS

LE LAMBEAU D'ADÈLE DE SÈVÈRE

TOME TROISIÈME

HAMBURG

chez F. W. Meyer, Libraire

A PARIS,

Chez GRANGE PONSARD, Libraire,
Rue de la Harpe, au Palais National, N. 10.

AN VII (1799 v. st.)

L121,

É M I L I E
ET ALPHONSE,

ou

DANGER DE SE LIVRER

SES PREMIÈRES IMPRESSIONS.

LETTRE LXII.

Mme. la duchesse de Candale
à *Mlle. d'Astey.*

19 juillet 176...

AUJOURD'HUI Alphonse a paru effrayé de l'engagement qu'il avait pris la veille ; il me suppliait d'en différer l'exécution : mais ne faut-il pas que je connaisse ses chagrins pour les adoucir ? Aussi ai-je été inexorable : je lui ai rappelé que ma confiance avait précédé la

Tome III.

A

sienne , et j'ai réclamé sa parole.
Après un profond soupir , il a
commencé le récit de ses peines.

« Tous mes maux viennent de
» ce qu'après m'avoir élevé avec
» l'indulgence la plus imprévoyan-
» te , mes parens ont voulu dis-
» poser de mon sort avec l'auto-
» rité la plus arbitraire. Don Louis
» d'Al*** , frère du duc d'Al***
» mon père , vit à Paris une jeune
» personne qu'il aima , à laquelle
» il inspira le même amour , et
» qu'il épousa , quoiqu'elle fût d'un
» rang fort inférieur au sien. Notre
» famille fut si irritée de ce ma-
» riage , que mon oncle n'osa point
» retourner en Espagne. Il se fixa
» en France avec sa jeune épouse ,
» et en eut un fils et une fille.

» D. Louis donna à son fils l'a-
» mour et l'exemple de toutes les

» vertus. Justement indigné de
» l'orgueil de ses proches , il cher-
» cha à le rendre inaccessible aux
» préjugés, principalement à ceux
» que le vulgaire attache au hasard
» de la naissance. Au milieu d'une
» éducation qui devait lui apla-
» nir les difficultés de la vie , ce
» jeune homme fut attaqué d'une
» maladie qui l'enleva en peu de
» jours. Les regrets de ses parens
» ne sauraient s'exprimer , et ne
» purent s'adoucir.

» Don Louis voulut que sa fille ,
» qui avait toujours assisté aux
» leçons de son frère et à ses
» lectures , continuât les mêmes
» études. C'était le même emploi
» du tems ; et quoique chaque
» minute , chaque pensée vint
» déchirer son cœur, don Louis ne
» se plaisait qu'à se retracer les

» habitudes de son fils et à en
 » ranimer le souvenir. Sa fille pro-
 » fita de cette éducation : elle joi-
 » gnit aux grâces de son âge et
 » de son sexe , des talens et des
 » connaissances qui eussent fait
 » honneur à des hommes éclairés ;
 » mais en même tems son esprit et
 » son caractère prirent des idées
 » fortes et indépendantes , qui ,
 » si elles rendent supérieur au
 » malheur , l'attirent quelquefois.

» Un parent très-éloigné laissa
 » à don Louis une succession qui
 » le força à retourner en Espa-
 » gne , il y a environ trois ans.
 » Aussitôt après son arrivée , il
 » vint voir mon père , qui le reçut
 » avec une politesse glacée ; ce-
 » pendant il m'ordonna de saluer
 » mon oncle. Je m'en acquittai
 » comme un jeune homme qui

» depuis l'enfance n'avait cessé
» d'entendre parler des fautes d'un
» parent qu'on aurait dû lui ap-
» prendre à respecter : je lui fis
» donc une de ces petites révé-
» rences , moitié protectrices ,
» moitié indulgentes , à laquelle il
» ne répondit que par un sourire
» de pitié. Sa visite fut courte ;
» mais en partant , mon oncle
» ayant demandé à son frère s'il
» viendrait voir sa belle-sœur et
» sa nièce , mon père lui répon-
» dit séchement qu'il m'enverrait
» leur rendre mes respects ; et
» je remarquai qu'il recondui-
» sait don Louis avec ces froi-
» des cérémonies qui repoussent
» toute intimité.

» Dès que nous fûmes seuls ,
» mon père m'apprit que le sien ,
» indigné du mariage de don

» Louis , lui avait fait jurer en
» mourant de ne jamais voir sa
» belle-sœur ni ses enfans : *Mais* ,
» ajouta-t-il , *je serai moins sévère*
» *que lui ; d'ailleurs il pouvait*
» *punir son fils , et je n'ai que*
» *le droit de blâmer mon frère.*
» *Allez donc leur rendre vos de-*
» *voirs ; s'ils ne sont pas chez*
» *eux , votre tâche sera remplie :*
» *si vous les trouvez , ne restez*
» *qu'un instant , parlez peu ; et*
» *qu'ils s'aperçoivent bien que*
» *le respect seul pour le nom que*
» *je ne puis leur ôter , est le motif*
» *de votre visite.* Deux jours
» après je partis avec ces instruc-
» tions que j'étais bien résolu de
» suivre ; car j'avais hérité de
» tout l'orgueil de ma famille.
» Mon oncle me présenta à sa
» femme sur laquelle je ne dai-

» gnai point lever les yeux. Je
 » m'assis, regardant autour de
 » moi d'un air distrait, ne répon-
 » dant que par des monosyllabes
 » que je consentais avec peine à
 » articuler : dans l'espace de dix
 » minutes, je regardai plusieurs
 » fois à ma montre; ma tante, fa-
 » tiguée, je crois, de tant d'im-
 » pertinences, me dit avec une
 » douceur imposante : *Il me sem-*
 » *ble que vous avez peu de mo-*
 » *mens à nous donner; pour ne*
 » *pas vous retenir davantage, je*
 » *vais faire venir ma fille, qui veut*
 » *faire connaissance avec vous.*
 » Elle sonna; aussitôt on ouvrit
 » la porte de sa chambre, et j'en-
 » tendis la marche d'une personne
 » si légère, que je ne la sentis
 » s'approcher que par le mouve-
 » ment de l'étoffe dont elle était

» vêtue. Je levai les yeux pour la
 » première fois, et je vis ma cou-
 » sine dans tout l'éclat de la jeu-
 » nesse et de la beauté. A la vue
 » de Camille je ne fus plus le
 » même : elle me parut céleste ;
 » mon cœur la reconnut aussitôt
 » pour ma plus proche parente ,
 » et la désira pour amie. Sa pré-
 » sence me réconcilia avec sa fa-
 » mille , me fit sentir le ridicule
 » de ma conduite , mais sans oser
 » en convenir ; car un des plus
 » dangereux effets de la vanité ,
 » est de nous empêcher d'avouer
 » les fautes qu'elle nous a fait
 » commettre.

» J'étais resté debout , lorsque
 » ma tante , que la présence de sa
 » fille avait adoucie , se rappro-
 » cha de moi en me disant : *J'i-
 » gnore les préventions dont on a*

» pu entourer votre enfance ;
 » quant à moi , respectant les
 » droits d'une branche aînée ,
 » je n'ai cessé d'apprendre à ma
 » fille que , malgré votre jeune
 » âge , elle doit toujours vous
 » considérer comme son protec-
 » teur naturel : et j'espère que
 » lorsque je ne serai plus , vous
 » serez unis comme des parens
 » aussi proches doivent l'être. —
 » Lorsqu'elle ne sera plus , repris-
 » je intérieurement ! et je me
 » sentis de l'inquiétude pour cette
 » même personne qu'un instant
 » avant j'aurais voulu n'avoir ja-
 » mais existé. — *Pourquoi* , lui
 » demandai je avec un embarras
 » aussi nouveau que mon intérêt ,
 » pourquoi ne jouiriez - vous pas
 » d'une union que vous avez
 » préparée ? — *Ma faible santé*

» n'a pu résister à la perte de
» mon fils ! — Ah ma mère, re-
» prit Camille ! mes soins vous
» rendront heureuse , et le bon-
» heur vous rendra la santé. —
» Alors j'osai prendre la main de
» ma tante , et lui demander si je
» ne pourrais pas aussi contri-
» buer à sa tranquillité. — Mon
» retour parut la toucher ; elle me
» fit asseoir près d'elle , causa
» long - tems avec moi , devina
» tout ce qui avait pu m'intéresser
» jusqu'alors , m'en fit parler ,
» chercha à me plaire , à moi
» jeune homme qu'on n'avait en-
» core traité que comme un en-
» fant ! à moi , qui avais eu l'in-
» tention de l'offenser ! à moi ,
» qui pour la première fois sentais
» mon ame , et le premier frémis-
» sement de l'amour. Cette visite

» que j'avais eu l'intention de
» borner à peu de momens , se
» prolongea plusieurs heures sans
» que je m'en aperçusse : chaque
» instant me découvrait un char-
» me nouveau dans Camille , un
» nouveau trait de bonté dans sa
» mère ; bientôt je craignis de
» n'être plus admis chez elles , et
» je leur demandai avec instan-
» ce la permission de revenir les
» chercher. Mon oncle ne répon-
» dit point ; mais ma tante s'em-
» pressa d'assurer qu'ils seraient
» tous bien aises de me revoir.
» En les quittant , j'allai dans
» plusieurs assemblées , non par
» goût , mais pour voir mon père
» le plus tard possible. Je crai-
» gnais qu'il ne s'aperçût de mes
» nouvelles dispositions ; il me
» semblait que mon visage devait

» être aussi changé que mon ame.
 » Par-tout je portais le souvenir
 » de Camille; par-tout je me trou-
 » vais seul au milieu du monde.
 » Ce fut dans la foule que je ré-
 » fléchi pour la première fois. Je
 » m'effrayai de l'orgueil qu'une
 » grande naissance inspire ; j'en
 » craignis les suites : car j'entre-
 » voyais déjà qu'il n'y avait plus
 » pour moi de vrais biens que
 » ceux que Camille partagerait ;
 » de vrais malheurs que celui
 » d'être éloigné d'elle.

» En me revoyant , mon père,
 » loin de deviner mes sentimens,
 » me plaignit de la visite que j'a-
 » vais été obligé de faire , et crut
 » me consoler beaucoup en di-
 » sant qu'il serait inutile de la ré-
 » péter. Il ne me fit aucune ques-
 » tion sur la famille de son frère.

» Le lendemain je retournai
» chez mon oncle ; il en parut
» surpris , et me demanda si
» son frère était instruit de mon
» empressement. Après un peu
» d'embarras , je lui avouai que
» mon père conservait encore les
» préventions que le sien lui avait
» inspirées ; mais que j'espérais
» un jour les voir finir , et je lui
» demandai la permission de l'en
» dédommager par mon respect.
» Mon oncle me regarda avec
» étonnement ; et après un assez
» long silence , il me dit : *Jeune*
» *homme , tu dois plus à ton père*
» *qu'à moi ; ainsi ne te laisse pas*
» *aveugler par une apparente gé-*
» *nérosité. On n'a pas plus le*
» *droit de blâmer son père par*
» *ses actions que par ses paroles.*
» *Si d'anciens préjugés , une lon-*

» *gue haine l'éloignent de nous ,*
 » *ne viens point , mais reste in-*
 » *différent ; respecte sa conduite*
 » *sans l'approuver. Aux yeux*
 » *des honnêtes gens , le silence*
 » *d'un fils ou d'un ami exprime*
 » *assez ce qu'il ne lui est pas per-*
 » *mis de dire. — Ma tante vint*
 » *encore à mon secours : elle pro-*
 » *mit pour moi que dès que mon*
 » *père expliquerait ses volontés ,*
 » *je m'y soumettrais sans mur-*
 » *mures : Mais si , ajouta-t-elle ,*
 » *cet excellent jeune homme al-*
 » *lait devenir le lien qui vous*
 » *rendit les affections d'un frère ,*
 » *mon ami , ne vous opposez*
 » *pas à ses bonnes intentions. —*
 » *Oui' , repris -je vivement , au*
 » *premier mot de mon père , je*
 » *cesserai. . . .* Un regard de Ca-
 » mille suspendit l'engagement

» que j'allais prendre ; et je sentis
» une secrète joie de n'avoir fait
» aucune promesse. Mon oncle
» hésitait ; mais vaincu par mes
» prières , par l'espoir que la réu-
» nion de notre famille rendrait
» sa femme plus heureuse, il con-
» sentit à me recevoir.

» Me voilà donc établi dans la
» maison de Camille. Mon âge ,
» ma figure rappelaient à don
» Louis le fils qu'il avait perdu.
» Pendant un mois je les vis chaque
» jour. Une fois j'arrivai à l'heure
» du repas ; ils m'engagèrent à
» dîner avec eux , et depuis cet
» instant j'eus ma place à leur
» table , une place qu'on appelait
» la mienne , que personne ne
» prenait , que je retrouvais tou-
» jours ; une chaise près de Ca-
» mille , la place de son frère. En

» m'y voyant , don Louis et sa
 » femme me tendirent leurs
 » mains ; je pris celles de Camil-
 » le , et dans mon émotion je les
 » baisai toutes , en appelant don
 » Louis *mon père*. Ce mot rouvrit
 » sa blessure ; il sortit de table ,
 » baigné de pleurs ; je me jetai
 » dans ses bras , il m'y serra long-
 » tems : *Mon fils , mon cher fils* ,
 » répétait-il bien bas , comme s'il
 » eût craint de troubler l'enfant
 » qu'il pleurait encore. Cepen-
 » dant , après un long soupir , il
 » fit un effort , et me dit : *Je vous*
 » *adopte ; puissiez-vous me fer-*
 » *mer les yeux!*—Ma tante m'em-
 » brassa en pleurant ; Camille ,
 » dont j'avais repris la main ,
 » pressa la mienne contre son
 » cœur , mais ne me nomma que
 » son ami. Probablement la crain-

» te de réveiller la douleur de son
 » père par une expression nou-
 » velle ; d'empêcha de me don-
 » ner le nom de frère ; mais sans
 » m'en rendre raison , je fus bien
 » aise qu'elle ne m'eût appelé que
 » son ami.

» Pendant deux autres mois je
 » ne cessai d'aller chez mon oncle.
 » Il ne prévoyait pas le danger
 » qui menaçait deux ames jeunes
 » et vives. Camille et moi entrions
 » à peine dans notre vingtième
 » année ; son repos , le mien
 » étaient déjà perdus sans retour ,
 » et don Louis ne soupçonnait pas
 » encore que nous pouvions nous
 » aimer.

» Camille avait une hauteur de
 » caractère qui l'empêchait de me
 » dissimuler ses sentimens ; de
 » douter des miens. Je lui disais

» que je l'aimais , elle le croyait ,
» et parce que je le lui disais , et
» parce qu'elle s'en trouvait di-
» gne. Dès que son amour répon-
» dit au mien , elle me l'avoua
» sans détour , sans honte et sans
» exagération. Alors nous fîmes
» tous les sermens qu'un premier
» amour inspire ; il semblait qu'il
» ne pût y avoir entre nous d'en-
» gagement assez sacré , de lien
» assez intime. Cependant j'obtins
» de Camille qu'elle n'instruirait
» ses parens de notre amour , que
» lorsque j'aurais ramené mon
» père vers le sien. Hélas ! je ne
» doutais pas de son retour , dès
» que je l'entreprendrais : que j'é-
» tais heureux ! je croyais encore
» à tous les mensonges de la vie :
» je croyais au désintéressement ,
» à l'empire de la nature , à sa

» voix qui subjugueraut mon père.
» Dans ma crédule confiance, je
» pensai même au bonheur qu'il
» préparerait à sa vieillesse; je le
» voyais soigné par Camille, en-
» touré de mes enfans; et ma
» félicité s'accroissait de toutes
» les promesses de l'espérance.
» Ah! pardonnez si je vous parle
» de ces premiers momens avec
» tant de détails; c'est le tems le
» plus heureux, le seul tems heu-
» reux de ma vie!»

Alphonse s'arrêta, comme si
là finissait son bonheur, et qu'il
craignit d'avancer dans un récit
pénible: il me regarda plusieurs
fois avant de se résoudre à repren-
dre la parole; mais voyant avec
quelle attention, quel intérêt je
l'écoutais, il fit un profond soupir,
et continua:

« Tous les jours , dès que mon
» père était sorti , je courais chez
» mon oncle , j'y passais ma vie.
» Mon père , qui savait que je
» sortais beaucoup et que cepen-
» dant on ne me voyait plus dans
» le monde , crut devoir me de-
» mander compte de mon tems et
» des sociétés que je fréquentais.
» Je ne sus que lui répondre. Il
» me semblait qu'indubitablement
» il allait nommer Camille , et me
» défendre de jamais la revoir :
» aussi , lorsqu'à travers un long
» discours , je compris qu'il crai-
» gnait que je ne me fusse livré
» à des sociétés honteuses , je fus
» transporté de joie , et lui répon-
» dis vivement qu'il avait bien rai-
» son ; que je serais bien coupable :
» enfin je parus si content
» d'être soupçonné , que mon père

» se persuada que je traitais ses
» sollicitudes avec dérision , et
» me menaça de m'éloigner de
» Madrid , ou au moins de faire
» suivre mes démarches. Je m'em-
» pressai de lui promettre que je
» serais plus sédentaire à l'avenir.
» — *J'ai toujours bien pensé , me*
» dit-il , *que ce n'était qu'une in-*
» *conduite de jeune homme ;*
» *mais pour vous faire aimer vo-*
» *tre maison , j'ai résolu de vous*
» *marier.* — Cette idée m'épou-
» vanta mille fois plus que la pre-
» mière ; je pâlis , chancelai : mon
» père , effrayé de mon change-
» ment , me fit asseoir à sa place ,
» et se tint debout devant moi
» en me fixant. Sa surprise qui
» était visible , ses yeux attachés
» sur moi augmentèrent mon em-
» barras ; je couvris mon visage

» avec une de mes mains , ne sa-
 » chant plus ce que je disais , ce
 » que je faisais ; dans mon trouble
 » je balbutiai qu'ayant passé plu-
 » sieurs nuits à jouer , je me sen-
 » tais faible. — *Comment , plu-*
 » *sieurs nuits dehors* , s'écria mon
 » père ! *mes gens m'ont dit que*
 » *vous étiez toujours rentré à*
 » *onze heures*. — Effectivement ,
 » ma tante ne veillant jamais plus
 » tard , je m'en allais dès qu'elle
 » se retirait. — *Mon fils* , me dit
 » le duc , *vous me trompez* , ou
 » *mes gens me trompent ; peut-*
 » *être tous les deux*. — *Peut-être*
 » *tous les deux* , repris-je indi-
 » gné ; *voilà une assimilation*
 » *flatteuse* ! Je m'élançai hors de
 » la chambre , et laissai le duc
 » suffoqué de colère et de sur-
 » prise. C'était la première fois

» que je lui manquais aussi essen-
 » tiellement ; mais ne pensant
 » qu'à m'échapper, la peur même
 » avait excité mon audace. *fin*
 » Comme je vous l'ai déjà dit,
 » mon père avait toujours satisfait
 » aux petits désirs de mon enfan-
 » ce ; il me passait, disait-il, les
 » fautes légères, pour rester mon
 » maître dans les choses impor-
 » tantes : mais il ne s'apercevait
 » pas que ce qu'il regardait comme
 » des fantaisies, c'étaient les objets
 » de mes volontés les plus abso-
 » lues ; que je ne le laissais dispo-
 » ser de moi dans les choses gra-
 » ves, que parce que je n'avais
 » pas assez d'expérience pour y
 » réfléchir : ma soumission n'était
 » que de l'insouciance, et ce qu'il
 » appelait des fantaisies, étaient
 » mes passions. *versoblongenn*
ennob

» Jusqu'à son premier amour ,
 » un jeune homme a peu l'envie
 » de résister : c'était donc la pre-
 » mière fois que j'avais osé fâcher
 » mon père , et que je l'avais vu
 » réellement mécontent. Je cou-
 » rûs dans ma chambre ; il m'y
 » suivit aussitôt : sa fureur était
 » à son comble ; il me parut un
 » homme nouveau qui m'effraya ,
 » que je ne connaissais plus. Je
 » voulus sortir... *Restez*, me dit-
 » il avec une voix de tonnerre ,
 » *restez !* mais il fut long - tems
 » sans pouvoir parler. A la fin ,
 » craignant peut-être une expli-
 » cation , redoutable pour tous
 » deux , il se borna à me deman-
 » der si je voulais bien venir avec
 » lui passer quelques jours à la
 » campagne ; j'y acquiesçai par
 » une profonde révérence. Il m'or-
 donna

» donna d'être prêt le lendemain
 » matin , et , en s'en allant , il
 » tremblait encore de colère.

» A peine m'eut-il quitté , que
 » je sortis. Après mille détours ,
 » car je craignais qu'il ne me fit
 » suivre , j'arrivai chez mon on-
 » cle : il lisait auprès du feu ; ma
 » tante travaillait à côté de lui ;
 » Camille dessinait sur une table
 » peu éloignée. Ne pouvant lui
 » parler , je pris une grande feuille
 » de papier , sur laquelle je repré-
 » sentai mon père bien en colère ,
 » et moi dans une attitude déses-
 » pérée ; j'écrivis au bas : *Demain*
 » *je vous quitte , peut-être pour*
 » *toujours.* — Ma tante me de-
 » manda ce que je faisais : je lui
 » montrai de loin mon dessin et
 » le déchirai aussitôt. Don Louis
 » me reprocha en-riant de ne pas

Tome III.

B

» faire assez de cas de mes ou-
» vrages ; il revint près de nous ,
» et s'appuya sur le dos de ma
» chaise pour me voir travailler.

» Ne pouvant plus rendre compte
» à Camille de ma situation , j'i-
» maginai de peindre sa maison ,
» la nuit assez avancée pour que
» la lune eût déjà cessé de l'é-
» clairer , et qu'une fenêtre au
» rez-de-chaussée se trouvât dans
» l'ombre. Je dessinai encore un
» jeune homme jouant de la gui-
» tare et appuyé sur cette même
» fenêtre ; puis négligemment je
» jetai ce dessin sur la table ,
» comme si , n'ayant voulu que
» m'amuser , j'allais travailler sé-
» rieusement. Je me mis donc à
» faire une belle tête romaine ,
» qui fixa toute l'attention de mon
» oncle ; mais je ne perdis pas de

» vue Camille, qui prit le petit
 » dessin, le regarda long-tems,
 » et finit par placer une tête de
 » femme à cette fenêtre ouverte.
 » Elle le rejeta aussitôt sur la
 » table; nous allâmes souper sans
 » nous être parlé, mais nous nous
 » étions entendus.

» A onze heures je partis: au
 » lieu de rentrer chez moi, j'at-
 » tendis dans la rue le moment
 » où Camille paraîtrait. Dès que
 » la lune eut tourné sa maison,
 » je me rendis sous la fenêtre;
 » elle y était déjà: je lui appris la
 » colère de mon père, et ce voyage
 » imprévu. Camille ne montra ni
 » étonnement ni regret: elle trou-
 » va tout simple que mon père
 » s'inquiétât de mes démarches,
 » qu'il voulût m'emmener pour
 » avoir le tems d'obtenir ma con-

» fiance ou de surprendre mes
» secrets ; à l'entendre , tout ar-
» rivait comme j'aurais dû le pré-
» voir. Cette insouciance me bles-
» sa. *Mais*, lui dis-je peut-être
» un peu trop vivement, *s'il al-*
» *lait pénétrer notre amour, que*
» *lui répondre ?* — Cette question
» l'offensa , elle me demanda si
» elle m'avait inspiré un senti-
» ment dont je n'osasse pas con-
» venir. — Je me plaignis de son
» injustice , mais sans parvenir à
» la calmer. — *Quels que soient*
» *les aveux ou les excuses que*
» *vous ferez à votre père, me*
» dit-elle avec une hauteur glacée,
» *ils décideront de notre avenir.*
» *Dites-lui, j'y consens, la vé-*
» *rité toute entière, si vous croyez*
» *que jamais l'honneur ne déguisa*
» *sa pensée ; mais si vous jugez*

» nécessaire de lui cacher vos
 » sentimens , je seconderai votre
 » prudence par l'oubli de votre
 » amour. — Je la suppliai vaine-
 » ment de me dire encore une
 » fois qu'elle m'aimait; elle s'y
 » refusa : Non , non , s'écria-t-
 » elle ; nous avons pu nous livrer
 » inconsidérément à des espéran-
 » ces trompeuses ; je pouvais me
 » flatter qu'un jour nous réuni-
 » rions nos parens : mais dans
 » cet instant , où la volonté d'un
 » père est près de se manifester ,
 » où peut-être elle va nous sé-
 » parer sans retour , ne répétons
 » pas des promesses qui aujour-
 » d'hui nous lieraient à jamais ,
 » ou livreraient à des remords
 » cruels celui de nous qui serait
 » assez faible pour les enfreindre.
 » — Elle exigea seulement que

» j'écrivisse, chaque soir, ce que
» mon père m'aurait dit dans le
» courant du jour, ce que je lui
» aurais répondu ; et elle s'é-
» loigna.

» Le lendemain, je partis avec
» mon père. Il ne m'avait point
» dit où il me conduirait : je fus
» étonné de lui voir prendre un
» chemin qui m'était inconnu.
» Vers le soir, nous arrivâmes à
» un magnifique château ; il ap-
» partenait au comte de C***,
» qui vint au-devant de nous : sa
» femme nous reçut aussi avec le
» plus grand empressement. Mais
» toutes ces distinctions ne me
» flattèrent point ; je me mis tris-
» tement dans un coin à penser
» à Camille : des idées consolan-
» tes venaient se mêler à d'amé-
» res réflexions. La comtesse de

» C*** m'arracha à ma rêverie
 » en me proposant de faire de la
 » musique avec dona Eléonore sa
 » fille , qui venait d'entrer ; j'y
 » consentis par égard pour mon
 » père , et j'accompagnai cette jeu-
 » ne personne dans une salle où
 » étaient divers instrumens. Tout
 » le monde nous suivit ; mais
 » c'était l'heure où Camille chan-
 » tait aussi ; son souvenir me
 » rendit odieux le son de la voix
 » d'Eléonore : la méthode de son
 » chant me parut un art trom-
 » peur , qui devait se répandre
 » sur ses moindres actions ; si
 » elle eût chanté plus simplement,
 » j'aurais trouvé qu'elle n'avait ni
 » talent ni goût. — Après avoir
 » reçu de nombreux applaudis-
 » semens , elle vint s'asseoir près
 » de moi , peut-être pour attendre

» les miens ; aussi allai-je à l'in-
 » tant me placer à côté du piano
 » qu'elle venait de quitter.

» Je voyais les yeux de mon
 » père constamment occupés de
 » me suivre. Quelquefois je me
 » contraignais pour ne pas lui dé-
 » plaire ; dans d'autres instans je
 » n'étais pas fâché de le tourmen-
 » ter un peu , puisqu'il causait la
 » contradiction que j'éprouvais.

» Le jour suivant , il ne me
 » parla point de la scène que nous
 » avions eue à Madrid , mais il me
 » pria d'être plus aimable que je
 » n'avais été la veille , et il me
 » demanda bien finement ce que
 » je pensais d'Eléonore. Cette
 » question confirma tous mes dou-
 » tes , et me la fit prendre en
 » aversion. Le soir il y eut un bal ,
 » où , quoique triste , quoique de

» la plus mauvaise humeur , je
» fus obligé de danser toute la nuit
» avec elle. Il fallait voir de quel
» air je la conduisais , comme
» j'affectais de ne pas la regarder ,
» et avec quelle maligne joie je
» brouillais les contre-danses que
» je savais le mieux. Le lende-
» main , il y eut une autre fête ;
» pendant la semaine entière ce
» fut chaque jour de nouveaux di-
» vertissemens. Par-tout je traitais
» Eléonore avec la même indif-
» férence. Quelquefois je voyais
» mon père prêt à entrer en fu-
» reur ; mais n'ayant pas le cou-
» rage de lui déclarer nettement
» que je ne voulais pas me marier ,
» j'étais résolu de me faire rejeter
» par cette jeune personne , et d'ob-
» tenir ainsi ma liberté. J'espérais
» y parvenir , car la plus grande

» froideur avait remplacé en elle
» cette inquiétude, ce trouble in-
» volontaire qui l'animaient lors-
» qu'on nous présenta l'un à l'au-
» tre. — Une jeune fille reçoit avec
» tant d'embarras l'époux qu'on
» lui destine, qu'Eléonore n'avait
» jamais osé me fixer : mais lors-
» qu'elle se flattait de n'être pas
» aperçue, je la voyais m'exami-
» ner avec attention ; plusieurs
» fois je l'avais surprise les yeux
» attachés sur des glaces d'où
» elle pouvait suivre mes mouve-
» mens. Alors je m'étais dé-
» rangé avec affectation, et bien-
» tôt, loin de me regarder, elle
» détournait les yeux lorsque le
» hasard m'offrait à sa vue.

» Un soir que je m'étais retiré
» dans le jardin, où je me croyais
» seul, je l'entendis venir. Je me

» cachai promptement derrière
 » des arbres , auprès desquels elle
 » vint précisément s'asseoir. *Non,*
 » disait-elle à une jeune personne
 » qui paraissait la plaindre, *non,*
 » *ma chère, je ne serai jamais*
 » *heureuse avec lui. Mon ame a*
 » *besoin d'aimer et d'être aimée.*
 » *S'il ne m'avait pas montré un*
 » *si grand éloignement, j'aurais*
 » *hasardé de lui parler; mais il*
 » *m'en impose. Mon père refuse*
 » *aussi de m'écouter; il traite une*
 » *mutuelle affection de chimère,*
 » *les sentimens du cœur de folies;*
 » *et m'assure qu'on ne mettra pas*
 » *un mot de tout cela dans le*
 » *contrat.* — J'allais sortir de ma
 » retraite pour solliciter sa con-
 » fiance , car je cessai de la haïr
 » dès que je ne craignis plus d'en
 » être aimé , lorsque mon père et

» le sien parurent. Aussitôt que
» ces jeunes personnes les virent ,
» elles s'éloignèrent , et nos pa-
» rens vinrent se placer sur le
» même banc qu'elles venaient de
» quitter. Leurs sentimens n'é-
» taient pas aussi délicats ; ils ne
» parlaient que de la grandeur de
» leur famille , de l'éclat qui résul-
» terait de notre union. Ils déci-
» dèrent que notre mariage se fe-
» rait le mois suivant ; quel jour
» on signerait les articles , quel
» autre on célébrerait la cérémo-
» nie , quel serait le partage , l'em-
» ploi de nos biens. Mais plus je
» les voyais disposer de moi d'une
» manière si arbitraire , plus je me
» promettais de ne pas leur obéir.
» Du reste ils ne dirent pas un
» mot de notre bonheur ; ni dou-
» te , ni espérance , ils n'y pensè-

» rent même pas. Nous fûmes sa-
 » crifiés à la mémoire d'ancêtres
 » qu'ils n'avaient jamais vus , et à
 » la gloire d'une postérité qu'ils
 » ne connaîtraient jamais.

» Dès qu'ils furent partis , je
 » courus aussi sur ce banc , mais
 » ce fut pour y jurer d'appartenir
 » à Camille jusqu'à mon dernier
 » jour.

» En rentrant dans le salon , je
 » trouvai Eléonore qui s'efforçait
 » d'arracher à son amie un cachet
 » que cette jeune personne lui
 » avait dérobé. Je me mêlai à leur
 » innocente dispute , et me saisis
 » de cette pierre , sur laquelle était
 » gravé pour devise : *Heureuse ou*
 » *mourir*. Eléonore baissa les
 » yeux , en disant qu'il fallait sou-
 » vent plus de courage pour par-
 » venir à être heureux que pour

» mourir. — *Oui*, repris-je ; *mais*
 » *souvent avec le plus léger effort*
 » *on domine la fortune. . . .* Nous
 » nous regardâmes attentivement ;
 » et par une inspiration de l'a-
 » mour, je lui avouai tout à coup
 » que je venais de l'entendre dans
 » le jardin. Soyons sincères l'un
 » avec l'autre, m'écriai-je ; peut-
 » être pourrons-nous surmonter
 » les obstacles qui nous environ-
 » nent. . . . *Eléonore rougit, pâ-*
 » *lit ; elle ne pouvait se persuader*
 » *que je l'eusse entendue. Quoi !*
 » *lui demandai-je, n'avez-vous*
 » *pas dit que jamais vous ne*
 » *seriez heureuse avec moi ?* —
 » Elle soupira. Je l'entraînai ainsi
 » que son amie dans un salon éloi-
 » gné. Là, je la suppliai de m'ou-
 » vrir son ame ; mais loin d'y trou-
 » ver un sentiment qui pût m'ex-

» cuser , j'y découvris une préven-
» tion pour moi qui m'étonna , et
» que peut-être elle ne connais-
» sait pas elle-même ; une douceur
» qui m'attendrit. Elle m'avoua
» naïvement que ma froideur , ma
» tristesse lui avaient persuadé
» que je l'épousais malgré moi :
» *Alors* , ajouta-t-elle en baissant
» les yeux , *j'ai dit que jamais*
» *je ne pourrais être heureuse.*—
» Cet aveu , si contraire à celui
» que j'attendais , me consterna.
» Nous restâmes long-tems sans
» nous parler. Enfin je lui deman-
» dai si elle voulait être mon
» amie : elle y consentit triste-
» ment. La femme la plus ingénue
» devine-t-elle donc que l'amant
» qui prononce le nom d'ami , va
» lui percer le cœur ? Je pris la main
» d'Eléonore , celle de sa compa-

» gne ; et après leur avoir fait ju-
» rer de garder fidèlement mon
» secret , je leur avouai tout ce
» que je viens de vous raconter ;
» mais sans nommer Camille , ni
» rien dire qui pût la compromet-
» tre. Cependant je me sentais
» attendri , lorsqu'en peignant l'a-
» mour que je ressentais pour Ca-
» mille , je voyais Eléonore se trou-
» bler , étouffer sa respiration dans
» la crainte que je n'entendisse un
» soupir. Ah ! celui qui ressent un
» véritable amour , ne saurait jouir
» d'inspirer un sentiment qu'il ne
» partage pas. Combien Eléonore
» m'intéressait ! Excepté mon
» amour , j'aurais tout sacrifié à
» son bonheur. — Elle promet de
» me seconder pour rompre notre
» mariage. *Mais au moins , ajou-*
» *ta-t-elle , je serai votre meil-*

» *leure amie ! — Ma bonne , ma*
» *douce amie ! — Non , reprit-*
» *elle , on ne préfère pas toujours*
» *la bonne , la douce amie ; c'est*
» *une première place qu'il me*
» *faut , et votre amitié peut en-*
» *core me l'offrir. — Pour la pre-*
» *mière fois je la trouvai belle :*
» *Eléonore dans un cercle , Eléo-*
» *nore indifférente , n'attirait*
» *point les regards ; mais dès*
» *qu'elle parlait , qu'elle s'ani-*
» *mait , il était impossible de ne*
» *point partager tous ses senti-*
» *mens. Triste , elle vous eût fait*
» *répandre des larmes ; gaie , elle*
» *vous eût donné toutes les émo-*
» *tions de la joie. Le reste de la*
» *soirée , non-seulement elle me*
» *laissa lui parler de mon amour ,*
» *mais elle parut bien aise de me*
» *voir plus calme. Avant de la*

» quitter, le nom de Camille, la
» haine de nos parens, mes in-
» quiétudes sur l'avenir, tout lui
» fut confié sans réserve. Dès cet
» instant, la douce complaisance
» succéda à ma mauvaise humeur ;
» les soins délicats, les longues
» causeries ; je ne fus plus le mé-
» me, et la plus tendre intimité
» s'établit entre nous.

» Nos pères avaient passé plu-
» sieurs fois devant le salon où
» nous nous étions retirés. Ils s'é-
» taient bien gardés de nous in-
» terrompre ; mais en rentrant
» nous les trouvâmes dans la plus
» grande satisfaction. Le mien vint
» me serrer la main ; celui d'Eléo-
» nore l'embrassa. Leur erreur me
» rendant un peu de tranquillité,
» je désirai plaire à ma nouvelle
» amie ; je cherchai à être aima-

» ble ; et j'y parvins peut-être , car
» tout le monde se regardait avec
» étonnement , et me parlait avec
» une affection nouvelle. Plus ma
» gaieté me rendait à moi-même ,
» plus Eléonore devenait sérieuse.
» Depuis le jour où je lui avouai
» ma passion pour Camille , elle
» resta pensive ; ses yeux furent
» toujours ombragés par la mélan-
» colie. Ma gaieté seule pouvait
» quelquefois la distraire ; mais
» son sourire était toujours près
» des larmes , et ses petites fâche-
» ries à côté du pardon. Ah ! dou-
» ce , douce Eléonore , tu ne fus
» point l'objet de mon premier
» amour , de mon plus tendre at-
» tachment , mais tu seras celui
» de mes éternels regrets.

» Nous restâmes encore huit
» jours à la campagne. On nous

» laissait une liberté dont nous
» profitions pour être toujours en-
» semble. C'est ainsi que, sans
» nous en apercevoir, nous ren-
» dions plus difficile la rupture de
» notre mariage ; car comment
» persuader à nos parens que des
» gens qui ne pouvaient plus se
» quitter, seraient malheureux
» d'être unis. Mais nous n'avions
» pas tant de prévoyance ; et pen-
» dant que nos pères se félicitaient
» de notre affection, nous ne par-
» lions que des moyens de nous
» séparer.

» Eléonore m'aimait ; je le
» voyais, le sentais, et cependant
» j'avais la cruauté de l'entretenir
» sans cesse de Camille. La veille
» de mon départ, elle me fit voir
» un portrait de moi que sa mère
» lui avait donné, lorsque notre

» mariage avait été arrêté ; elle y
» avait joint une espèce de jour-
» nal que mon père prétendait
» avoir été commencé depuis mon
» enfance. De bons mouvemens ,
» quelques heureuses dispositions,
» des emportemens qui finissaient
» toujours par un vif repentir, ou
» des actions courageuses ; les dé-
» faits que toutes les femmes ai-
» ment , des vertus sur lesquelles
» elles s'appuient ; voilà ce qui
» avait séduit Eléonore. Je ne sais
» si réellement ce journal avait
» été écrit pour flatter la tendresse
» aveugle de mon père , ou s'il
» l'avait inventé pour toucher la
» simple Eléonore ; mais il est cer-
» tain que mes torts y étaient tel-
» lement adoucis , mes vertus si
» bien présentées , qu'elle m'aima
» comme celui qui devait faire le

» bonheur de sa vie. D'ailleurs,
» comment se serait-elle méfiée
» d'un récit commencé, lors-
» qu'elle-même n'était qu'un en-
» fant ? Elle m'avoua qu'elle l'a-
» vait relu mille fois, et que ces
» détails l'avaient fait consentir
» sans peine à m'épouser.

» Dès que nous fûmes revenus
» à Madrid, je volai chez mon on-
» cle ; il me reçut avec une fran-
» chise, une ouverture de cœur,
» qui m'attachèrent encore plus à
» sa fille. Aurais-je voulu l'affliger
» dans ce qu'il avait de plus cher ?
» Camille trouva le moyen de
» m'avertir qu'elle se rendrait le
» soir à la même fenêtre où je l'a-
» vais vue la veille de mon départ.
» J'y allai à la même heure, et
» lui rendis compte de tout ce que
» j'avais éprouvé pendant mon

» absence. Le rang, la fortune, les
» grâces d'Eléonore l'effrayèrent ;
» mais elle était flattée que je la
» lui eusse sacrifiée. Elle me fit
» répéter plusieurs fois, qu'au-
» près de cette jeune personne je
» n'avais été occupé que d'elle.
» Avec quelle joie je voyais son
» inquiétude ! avec quel tendre
» empressement je cherchais à la
» rassurer ! Dans cet instant la
» fière Camille devint sensible et
» douce ; elle me reconnut pour
» son maître, son époux, son
» amour. Avec quelle ivresse elle
» jura de m'être soumise ! avec
» quelle solennité elle répéta
» qu'elle m'aimait ! J'écoutais ses
» sermens ; n'était-ce pas assez
» pour me croire engagé sans re-
» tour ? Cependant une secrète in-
» quiétude m'empêchait de jouir

» de mon bonheur. Je ne pouvais
 » être heureux sans Camille, il est
 » vrai ; mais je ne savais ni com-
 » ment résister à mon père, ni
 » où trouver la force d'affliger
 » Eléonore.

» Les jours suivans ajoutèrent
 » à mon agitation : Camille de-
 » vint jalouse, mais jalouse avec
 » l'emportement de son caractère ;
 » je n'en connaissais pas encore
 » toute la violence. Si quelquefois
 » elle m'avait paru exigeante, im-
 » périeuse, le plus léger reproche,
 » un simple regard la ramenait
 » aussitôt. Il semblait qu'elle ne
 » montrât de défauts que pour en
 » rendre le sacrifice plus sensible ;
 » son orgueil même s'était im-
 » molé à la crainte d'offenser ce-
 » lui de mon père, et de me cau-
 » ser des peines : mais toutes les
 » passions

» passions sont faibles auprès de
» la jalousie ! L'amour seul avait
» adouci le caractère de Camille ;
» le premier soupçon lui rendit
» toute son impétuosité : dès
» qu'elle crut Eléonore sa rivale ,
» il ne me fut plus permis de pro-
» noncer son nom , et cependant
» Camille en parlait sans cesse ;
» attaquant sa figure , niant son
» esprit , contrefaisant ses maniè-
» res. Si j'essayais de défendre
» mon amie , Camille entrait dans
» des fureurs qui me désespé-
» raient ; et si , pour ne point l'irri-
» ter , je l'écoutais en silence , elle
» tombait dans la consternation ,
» se désolait , s'écriait que je ne l'ai-
» mais plus puisque ses torts m'é-
» taient indifférens. Embrassant
» tour à tour des partis extrêmes ,
» quelquefois elle se décidait à ne

Tome III.

C

» jamais me revoir ; l'instant d'a-
» près, craignant que je ne lui
» échappasse , elle exigeait que je
» fusse toujours près d'elle. De
» retour chez moi , il me fallait
» lutter contre un père violent et
» offensé : à toute heure il me
» poursuivait pour hâter ce ma-
» riage ; mes refus le jetaient dans
» une espèce de frénésie. Je fuyais
» ma maison , et courais me réfugier
» chez la bonne , la douce
» Eléonore ; elle que j'avais rejete-
» e , elle qui m'aimait d'un
» amour sans espoir , m'écoutait
» sans jamais se lasser , me con-
» solait avec une amitié infatiga-
» ble. Près d'elle seule je goûtais
» un peu de tranquillité.

» Je savais par mon père que
» les parens d'Eléonore la persé-
» cutaient aussi pour qu'elle con-

» sentit à notre union ; ou pour
 » qu'au moins elle avouât le motif
 » de ses refus : mais fidelle à mon
 » secret , exacte à ses promesses ,
 » elle se contentait de les sup-
 » plier de ne pas la contraindre ,
 » et jamais elle ne me parla de ce
 » qu'elle souffrait pour moi .

» Tant de générosité exalta mon
 » ame , l'enivra de je ne sais quel
 » sentiment aussi tendre que l'a-
 » mour , mais plus pur , plus doux ,
 » moins exigeant que lui . Ne pen-
 » sant qu'à mes obligations , je cher-
 » chais tous les moyens de plaire
 » à Eléonore ; j'étudiais ses goûts ,
 » épiais dans son regard ses moïn-
 » dres volontés : car j'aspirais d'a-
 » vance au bonheur de lui obéir .
 » Enfin je me plaisais à croire que
 » mon amitié surpasserait jusqu'à
 » l'idée qu'elle avait pu se former

» de l'amour : hélas ! j'étais loin
 » de réfléchir que la haine eût été
 » moins cruelle que de pareils
 » soins , puisqu'ils achevaient de
 » me livrer son ame , et que je ne
 » pouvais lui donner la mienne.
 » Mais qu'il doit être froid , insen-
 » sible , celui qui à mon âge peut
 » sentir la reconnaissance pour la
 » première fois , et n'en pas faire
 » un culte religieux !

» J'avais déifié celle qu'Eléo-
 » nore m'inspirait , et j'étais indi-
 » gné que Camille s'inquiétât de
 » ce sentiment ; c'était comme
 » ami d'Eléonore que je voulais
 » qu'elle me crût incapable d'une
 » perfidie. C'est ainsi que m'i-
 » gnorant moi - même , désolant
 » Camille , complétant la séduc-
 » tion d'Eléonore , je me trompais
 » sur mon amour , m'aveuglais

» sur mon amitié, et préparais la
 » perte de tout ce qui m'aimait.
 » Camille ne me souriait plus
 » qu'avec amertume ; son regard
 » avait quelque chose de sinistre ;
 » le plus souvent elle gardait un
 » farouche silence. Un jour que je
 » la suppliais de m'épargner des
 » peines qui surpassaient mes for-
 » ces : *Épousez-moi en secret*, me
 » dit-elle ; *alors, certaine de votre*
 » *cœur, loin d'être jalouse d'E-*
 » *léonore, je la chérirai aussi.*
 » — Je ne saurais vous rendre l'ex-
 » trême surprise que me causa
 » cette proposition : cependant
 » à mesure que mon amour s'affai-
 » blissait, mes liens me semblaient
 » plus sacrés, et c'était au milieu
 » de mes plus tendres soins pour
 » Eléonore, qu'intérieurement
 » je renouvelais la promesse de

» tenir mes sermens à Camille.
 » Je me croyais fidelle ; je vou-
 » lais l'être ; et l'idée d'un refus
 » n'approcha pas de mon cœur :
 » mais je crus entrevoir une der-
 » nière ressource pour retarder
 » l'instant qui allait décider de
 » mon sort.

» Je rappelai à Camille mon âge,
 » qui rendait mes engagemens
 » nuls. Ce ne fut pas un obstacle :
 » — *Je n'aime que vous dans la*
 » *vie*, me répondit-elle ; *les lois*,
 » *les intérêts*, *les jugemens du*
 » *monde ne me sont rien. Demain*
 » *matin allons devant Dieu ;*
 » *qu'un de ses ministres nous unis-*
 » *se. Si le rang, la puissance de*
 » *votre père l'effraie*, cachez lui
 » *votre nom* ; mais que le ciel voie
 » *nos cœurs*, entende vos sermens ;
 » *je n'en demande pas davantage.*

» Elle avait prévu, aplani
 » toutes les difficultés. Camille
 » avait un air si tendre en me
 » priant de consentir à une céré-
 » monie qui, à mes yeux, n'ajou-
 » tait rien à la force de nos enga-
 » gemens; de ces engagemens que
 » j'avais renouvelés chaque jour
 » dans le secret de ma conscien-
 » ce! elle invoquait à la fois ma
 » probité, mon amour, ma com-
 » passion, et tombait dans le dé-
 » sespoir lorsque je voulais seu-
 » lement demander un jour pour
 » réfléchir. . . . J'ai causé son mal-
 » heur, mais j'ai fait le mien en
 » même tems; je me suis trompé,
 » mais au moins rien de vil n'est
 » approché de mon ame. J'avais
 » promis de lui appartenir; et je ne
 » formai pas la pensée de manquer
 » à ma parole; je m'engageai donc

» à être le lendemain à cinq heu-
» res du matin dans l'église qu'elle
» m'indiqua.

» Camille me garda chez elle
» fort tard. Les emportemens de
» mon père m'avaient éloigné de
» sa maison ; je ne pouvais à cette
» heure consulter Eléonore ; ainsi
» je ne quittai Camille que pour
» la rejoindre le lendemain.

» Je passai une nuit affreuse. Je
» voyais mon père me reprocher
» d'avancer sa vieillesse ; tous les
» soins dont il avait comblé mon
» enfance vinrent se présenter à
» mon esprit. Ah ! si lorsqu'il
» voulut décider de mon sort , il
» m'avait seulement traité avec
» moins de rigueur , jamais , ja-
» mais je n'aurais osé lui enlever
» son fils. Je serais entré la nuit
» même dans sa chambre ; j'au-

» rais interrompu son sommeil
» pour le prier de me guider ; au
» moins pour essayer de l'atten-
» drir. J'allai même jusqu'à sa
» porte ; mais la crainte de ses fu-
» reurs me fit remonter chez moi.
» Le sommeil m'absorba un ins-
» tant. Je vis ma bonne Eléonore
» pâle comme la mort , douce
» comme un ange ; elle essuyait
» mes pleurs ; mon ame s'élançait
» vers elle : mais Camille , avec ce
» regard sévère qui m'avait ef-
» frayé tant de fois , semblait me
» tenir enchaîné à la place où j'é-
» tais. Eléonore se perdit comme
» une vapeur légère. Je jetai un
» cri qui m'éveilla. Il n'était pas
» encore quatre heures ; je me le-
» vai à la hâte , courus toute la
» ville comme un forcené ; enfin
» j'arrivai à l'église , où je trouvai

» Camille , un prêtre qui reçut nos
 » sermens , des témoins que je ne
 » connaissais pas ; et je fus lié
 » pour le reste de ma vie.

» Dès que j'eus prononcé le ser-
 » ment irrévocable , Camille se
 » jeta dans mes bras ; elle demanda
 » à Dieu de la punir , de la rendre
 » odieuse à mes yeux si jamais
 » elle me donnait le plus léger
 » chagrin. — Nous retournâmes
 » dans la maison d'un des témoins ,
 » qui n'était autre que le frère
 » d'Anna , jeune femme de cham-
 » bre de Camille.

» En devenant l'époux de Ca-
 » mille , j'étais parvenu au com-
 » ble de ce que peu de tems au-
 » paravant je croyais mes plus ar-
 » dens désirs ; et cependant j'étais
 » accablé d'une tristesse invinci-
 » ble. Que direz-vous de mon fai-

» ble cœur en apprenant que le
 » souvenir d'Eléonore me pour-
 » suivait ? Je voyais sa douce af-
 » fliction ; je ne sais quel senti-
 » ment enchanteur m'attirait vers
 » elle ; mais il est certain que sa
 » douleur m'était plus sensible
 » que ma propre satisfaction. Je
 » me trouvais entre Camille , qui
 » la première m'avait fait connaît-
 » tre l'amour , avait développé en
 » moi toutes les passions , et Eléo-
 » nore , qui d'un regard calmait
 » les orages que sa rivale excitait.
 » Je me traînai chez cette ten-
 » dre amie ; je tombai à ses pieds ,
 » et cachant mon visage sur ses
 » mains : *Eléonore* , lui dis-je , *ne*
 » *m'abandonnez pas ; jamais vo-*
 » *tre amitié ne me fut aussi né-*
 » *cessaire. Par pitié , par généro-*
 » *sité , souffrez-moi près de vous !*

» *Si vous ne me guidez pas , je*
 » *ferai le malheur de Camille ,*
 » *le vôtre , le mien , celui de mon*
 » *père , celui de tout ce qui m'ap-*
 » *prochera. Je suis marié. —*
 » *Marié , dit Eléonore en levant*
 » *les yeux au ciel! — Oui , oui ,*
 » *marié sans l'aveu de mon père ,*
 » *sans même avoir essayé de l'ob-*
 » *tenir. — Elle pleura sur moi ,*
 » *mais ne me repoussa point. J'é-*
 » *tais encore à genoux près d'elle ,*
 » *lorsque son père et le mien en-*
 » *trèrent dans la chambre. Je me*
 » *relevai bien vite. Restez , s'écria*
 » *mon père en riant. Je me joins à*
 » *lui belle Eléonore ; daignez con-*
 » *sentir à entrer dans une famille*
 » *qui se dévouera entièrement à*
 » *votre bonheur. — Eléonore ,*
 » *avec une bonté qui pénètre en-*
 » *core mon cœur , lui répondit*

» qu'elle ne se marierait jamais ;
» qu'elle venait de me le déclarer.
» Son père ne daigna pas l'écouter ;
» il la menaça de sa colère ,
» de sa haine , si elle ne se rétractait
» à l'heure même. Je m'écriai
» qu'elle les trompait ; que c'était
» moi qui ne pouvais pas leur
» obéir. — *Vous , vous ,* s'écrièrent-ils
» l'un et l'autre ! — *Pour*
» *quoi donc à ses pieds ,* poursuivit
» le comte ? *au moins vous me*
» *répondrez de cette étrange con-*
» *duite.* — Eléonore se précipita
» entre son père et moi. Elle
» tomba sur ses genoux ; et lui
» tendant des mains suppliantes ,
» elle le conjura de la laisser vivre
» près de lui , comme elle avait fait
» jusqu'alors. — *Non , l'homme*
» *qui a tenu vos mains dans les*
» *siennes , que j'ai surpris à vos*

» *genoux , sera votre mari ; s'il s'y*
 » *refusait , sa vie ou la mienne*
 » *en répondrait. — Vous me dé-*
 » *cidez , reprit gravement Eléo-*
 » *nore ; accordez-moi seulement*
 » *jusqu'à demain , sans qu'il soit*
 » *question de la scène qui vient*
 » *de se passer. — Demain , dit*
 » *son père. — Demain , répéta le*
 » *mien enchanté. — Demain , re-*
 » *prit-elle avec une solennité qui*
 » *me frappa de terreur. Elle ajou-*
 » *ta : J'ose encore vous prier de*
 » *me laisser seule avec Alphonse,*
 » — Ils balancèrent long - tems ,
 » mais finirent par nous quitter.
 » A peine furent-ils sortis que je
 » retombai aux pieds d'Eléonore.
 » Tout ce qu'elle souffrait pour
 » moi me désespérait. *Rassurez-*
 » *vous , lui dis-je , demain je sui-*
 » *rai de Madrid , et mon absence*

» vous rendra la tranquillité. —
 » Non, mon père ne verrait dans
 » votre fuite qu'une injure qu'il
 » voudrait venger. Je n'ai
 » point de courage contre vos
 » dangers ou les siens. . . . Lais-
 » sez-moi le tems de me consul-
 » ter. — Elle resta quelques ins-
 » tans les yeux levés vers le ciel,
 » sans que son regard se baissât
 » jusqu'à moi. Lorsque je voulais
 » parler, elle fermait ma bouche
 » par une de ses mains. . . . En
 » sortant de cette longue médita-
 » tion, elle me dit avec une can-
 » deur, une affection vraiment
 » céleste : *Je vous aime de toute*
 » *mon ame, Alphonse ; je vous*
 » *le dis pour la première et la der-*
 » *nière fois ; mais j'ai besoin que*
 » *vous le sachiez.* — Ses larmes
 » la suffoquaient. J'étais plus dé-

» desespéré qu'elle ; j'aurais voulu
» mourir et sur-tout n'avoir pas
» existé. — Après un cruel effort ,
» à travers de longs sanglots, Eléo-
» nore ajouta : *Je devais être votre*
» *femme , et je me croyais la plus*
» *heureuse qu'il y eût sur la terre.*
» *Fortune , grandeurs , vertus ,*
» *rien n'était assez brillant pour*
» *mes espérances. . . . Je perds*
» *tout. . . . tout en un jour , et*
» *je ne regrette que vous. . . . Vous*
» *me devez quelque consolation ;*
» *promettez-moi donc de m'ac-*
» *corder ce que je vous deman-*
» *derai. — Parlez , ordonnez !*
» — *Demain vous aurez de mes*
» *nouvelles. — Ce mystère , cere-*
» *tard me firent frémir : plusieurs*
» *fois j'avais souhaité de finir*
» *mes tourmens en quittant la vie ;*
» *je craignis qu'Eléonore n'atten-*

» tât à la sienne. Elle me rassu-
» ra , mais sans me délivrer de
» l'inquiétude mortelle qui m'a-
» vait saisi. Avec quelle ardeur je
» la conjurais de m'apprendre ses
» résolutions ! Elle me répondait
» toujours qu'elles dépendaient
» d'une dernière tentative auprès
» de son père , sans me laisser pé-
» nétrer ni ses projets , ni ses es-
» pérances. Jusqu'alors la plus
» grande réserve avait accompa-
» gné tous ses mouvemens. Ce
» jour l'innocence et la pudeur
» ne la quittèrent pas ; mais em-
» portée malgré elle , quand il
» fallut nous séparer , elle se jeta
» dans mes bras en me criant :
» *Dites-moi que vous aimez Ca-*
» *mille ; dites-le moi , je vous en*
» *prie ; dites-le moi.* — Je la pres-
» sai contre mon cœur ; elle s'y

» appuya un moment : mais tout
» à coup reprenant ses forces ,
» elle s'arracha de mes bras , et
» s'enfuit dans une chambre dont
» elle referma la porte sur elle ,
» sans qu'il me fût possible de
» l'ouvrir. Je la conjurai de reve-
» nir un instant , un seul instant.
» Je me jetai à genoux vis-à-vis
» de cette porte ; je me prosternai
» contre terre. Mes cris , mes
» prières furent inutiles. Que de
» frémissemens j'éprouvai ! quel-
» les cruelles angoisses traversè-
» rent mon cœur ! Cepen-
» dant , ne sachant même pas si
» j'étais entendu , si elle ne s'était
» pas éloignée pour avoir la force
» de me résister , je sortis de chez
» elle. D'ailleurs un impérieux de-
» voir me rappelait chez Camille ;
» elle avait dû m'attendre toute

» la matinée. Je craignis de l'avoir
» affligée ; j'étais trop navré de
» douleur pour ne pas redouter
» de rendre quelqu'un malheu-
» reux.

» En entrant chez Camille, je
» me sentis fort mal ; mon oncle
» trouva que j'avais une fièvre ar-
» dente , et me fit coucher sur
» un canapé , sans me permettre
» de parler. Que ce calme appa-
» rent cachait de passions et d'ora-
» ges ! l'image d'Eléonore était de-
» vant mes yeux, d'Eléonore, dont
» sans moi tous les jours auraient
» été paisibles !

» Je revins chez mon père ;
» quelle soirée ! quelle nuit ! Seul
» dans ma chambre , il me pre-
» nait des accès de fureur aux-
» quels succédait un profond ac-
» cablement : ne pouvant plus me

» supporter moi-même , dès que
» le jour commença à paraître ,
» je courus chez Eléonore ; je sa-
» vais bien que je ne la verrais
» point , mais je croyais que me
» trouver près d'elle me soula-
» gerait.

» Je m'assis en face de ses fe-
» nêtres ; les volets n'en étaient
» point fermés ; je l'aperçus à
» travers les jalousies : elle avait
» encore la même robe dont elle
» était vêtue en me quittant. Elle
» me parut absorbée dans une
» profonde méditation ; mais l'hor-
» loge de la ville ayant sonné l'heu-
» re , elle se leva , prit un écrin
» rempli de diamans , le regarda
» long-tems... le referma... cache-
» ta une lettre... coupa une bou-
» cle de ses cheveux... prit mon
» portrait(celui que sa mère lui

» avait donné, et que je reconnus
» trop bien); elle le fixa, leva
» les yeux au ciel, joignit les
» mains, se mit à genoux, et eut
» l'air de prier avec une ferveur
» qui semblait vouloir faire vio-
» lence à Dieu même. — Je jetai
» un cri affreux et tombai sans
» connaissance.

» Lorsque je repris mes sens,
» je me vis entouré de plusieurs
» personnes ; ne sachant où ca-
» cher mon trouble, je fus chez
» le frère d'Anna. Ma pâleur, mon
» désordre l'effrayèrent : sans
» m'en prévenir, il courut cher-
» cher Camille ; elle vint aussitôt ;
» je la fis asseoir auprès de moi,
» et appuyant ma tête sur elle :
» *Camille*, lui dis-je, *ma rai-*
» *son est près de m'échapper : ne*
» *fais point de bruit ; sois bonne,*

» sois indulgente ; je ne demande
 » point de bonheur, fais moi seule-
 » ment trouver le repos. — Elle me
 » regarda avec pitié, mais ne m'ac-
 » corda pas une larme : je refermai
 » les yeux ; j'aurais voulu mourir.
 » Après un long silence, elle
 » me dit qu'en sortant de chez
 » elle, on lui avait remis un pa-
 » quet de la part d'Eléonore, et
 » qu'elle me l'avait apporté. Je
 » le pris en tremblant : combien
 » de fois j'hésitai avant de l'ouvrir !
 » Camille en eut le courage, et
 » jugez quelle terreur me glaça,
 » lorsque je trouvai le même écrin,
 » la lettre, les cheveux que je lui
 » avais vu serrer la veille. La voilà
 » cette fatale lettre, dit Alphonse
 » en la tirant de son sein ; elle ne
 » me quittera jamais :
 » O mon cher Alphonse, re-

» cevez les premiers mots que ma
» main ose écrire , à vous qui
» deviez m'être si cher ! Enga-
» gez Camille à accepter les
» diamans que mon père m'a-
» vait donnés pour m'embellir le
» jour que vous m'auriez con-
» duite à l'autel.... Lorsque vous
» l'en verrez parée , souvenez-
» vous qu'Eléonore avait dû être
» à vous. Que de fois mon cœur
» a tressailli en répétant tout bas
» le serment que j'aurais dû pro-
» noncer ! Dès que notre union
» fut résolue , ma mère , mes gou-
» vernantes , les femmes qui m'en-
» touraient , ne cessèrent de vous
» louer , de m'exalter mon bon-
» heur. Mon ame reçut trop fa-
» cilement ces impressions déce-
» vantes : je vous aimais avant
» de vous connaître ; jugez si

» depuis j'ai pu changer de sen-
 » timens. Excusez-moi, plaignez-
 » moi, mais sans vous reprocher
 » les vœux qui vont m'engager ;
 » c'est mon père qui les a provo-
 » qués ; d'ailleurs le monde ne pou-
 » vait plus me rendre heureuse.
 » Mon unique ami, soyez donc
 » sans remords : je vous remercie
 » de m'avoir chérie, estimée, de
 » vous être fié à ma parole, à
 » mon amour ; d'avoir été bon
 » pour moi, lorsque vous ne me
 » deviez rien. Quand vous rece-
 » vrez cette lettre, des voiles,
 » des grilles nous sépareront pour
 » TOUJOURS. Ah ! ne rendez pas
 » inutile le sacrifice que je fais
 » à votre tranquillité. Je vous le
 » demande à genoux ; respectez
 » votre bonheur ; c'est le mien,
 » c'est le seul qui me reste sur la
 » terre,

» terre. Obéissez-moi une seule
 » fois ; et lorsque votre père ap-
 » prendra ma retraite , témoi-
 » gnez un étonnement qui aveu-
 » gle son ambition et vous rende
 » la paix. Conservez , chérissez
 » ma mémoire , et que tout le
 » monde ignore pour qui j'ai vou-
 » lu vivre ou mourir.

ELÉONORE.

» Dans mes cris , dans mon dés-
 » espoir , je résolus d'aller ap-
 » prendre mon mariage à toute la
 » terre. Camille se jeta à genoux
 » devant moi , en me conjurant
 » de ménager son père , que le
 » mien viendrait accabler. L'ima-
 » ge de don Louis insulté par mon
 » père , me fit promettre de gar-
 » der encore ce fatal secret : mais
 » je laissai Camille à genoux dans

Tome III.

D

» cette même chambre, et courus
» chez Eléonore. Sa maison était
» dans le plus grand trouble; son
» père, sa mère se désolaient et
» me redemandaient leur fille, à
» moi qui savais si bien pour qui
» elle s'était sacrifiée; à moi qui
» aurais voulu mourir pour elle.
» Ils me lurent la lettre qu'elle
» leur avait laissée en partant :
» Eléonore s'accusait d'une injus-
» te prévention, implorait leur
» pardon, le mien, et suppliait
» son père de m'adopter pour
» fils, puisqu'il m'avait jugé di-
» gne de sa fille. Mon cœur pensa
» se briser, lorsqu'en s'adressant
» à mon père, elle l'exhortait à
» ne jamais abuser de son auto-
» rité, à profiter de l'exemple
» qu'elle donnait, pour ne pas
» forcer mes inclinations et me

» porter à des partis désespérés :
 » ensuite elle me priaît d'oublier
 » le sentiment invincible qui l'é-
 » loignait de moi , et de ne me
 » souvenir d'elle que pour con-
 » soler sa famille. Cette lettre
 » était si adroitement conçue ,
 » qu'il était impossible de me
 » soupçonner d'avoir eu part à
 » sa résolution.

— Ses parens se perdaient en
 » cherchant les motifs qui avaient
 » pu la déterminer. — *Si douce , si*
 » *soumise autrefois* , disait la mè-
 » re ! — *Ah!* reprenait son père ,
 » *je ne parus inflexible que parce*
 » *que je la croyais incapable de*
 » *me résister*. Je leur promis de
 » la chercher : mais nous igno-
 » rions quel couvent elle avait
 » choisi pour asile ; nous ne
 » pûmes même découvrir par

» quels agens elle avait été ser-
» vie : sûrement la récompense
» se qu'ils en avaient reçue était
» trop forte pour qu'ils osassent
» l'avouer, ou qu'ils ne craignis-
» sent pas d'être punis.

» Nous passâmes le reste du jour
» en perquisitions infructueuses.
» La perte des diamans d'Eléonore
» persuada à mon père qu'elle ne
» s'était pas retirée dans un cou-
» vent : j'eus encore la douleur
» de l'entendre soupçonner la
» vertu la plus pure qu'il y eût
» sur la terre. Il blâma la chaleur
» avec laquelle je m'étais engagé
» à suivre Eléonore ; et, avant la
» fin de la soirée, il me parla
» d'autres mariages, à la vérité
» moins avantageux, mais qui,
» après elle, étaient les premiers
» partis du royaume: j'ignore en-

» core comment je pus lui ca-
 » cher mon indignation.

» A minuit, je me rendis chez
 » mon oncle. Anna trouva moyen
 » de m'introduire dans la cham-
 » bre de Camille ; elle employa
 » les prières, les larmes, la fu-
 » reur, pour m'empêcher de sui-
 » vre Eléonore : mais l'idée de
 » rester paisible sans essayer au
 » moins de retrouver celle qui
 » s'était sacrifiée pour moi, me
 » révoltait. Camille jura de ne
 » jamais me revoir : je la laissai
 » s'emporter sans en être ému ;
 » son amour ne put m'attendrir ;
 » ses éclats ne m'effrayaient plus :
 » après les sacrifices que je lui
 » avais faits, un mot, une plain-
 » te me paraissaient le comble
 » de l'ingratitude. Cependant je
 » lui promis de me dévouer à son

» bonheur, dès que j'aurais rendu
 » Eléonore à sa famille et à sa
 » fortune. *Jusque-là* ; lui dis-je,
 » *cessez de déchirer mon cœur,*
 » *et laissez-moi suivre un devoir*
 » *dont l'oubli remplirait ma vie*
 » *de remords.* Rien ne put la cal-
 » mer, et nous nous séparâmes
 » plus irrités que jamais.

» Je partis le lendemain, ainsi
 » que je l'avais annoncé. Je ne
 » vous ferai point le récit de mon
 » voyage ; il vous suffira de savoir
 » que je m'arrêtais à chaque mo-
 » nastère, demandant toujours
 » si une jeune fille ne s'y était
 » point renfermée nouvellement :
 » j'en vis même plusieurs ; les
 » unes affectaient une joie in-
 » sensée d'avoir quitté le monde ;
 » d'autres laissaient éclater le re-
 » gret d'en être séparées. La dou-

» leur impatiente des unes , l'or-
 » gueilleuse satisfaction des au-
 » tres , étaient également loin de
 » la simplicité d'Eléonore.

» Les premiers jours après mon
 » départ , j'écrivis à Camille : n'en
 » ayant pas reçu de réponse , je
 » profitai , par la suite , de son
 » exemple , pour garder le silen-
 » ce ; car , bien injustement ,
 » je la rendais responsable de ma
 » peine , et rejetais sur elle l'a-
 » mertume de mes chagrins.

» Après avoir erré quatre mois
 » sans rien découvrir qui m'indi-
 » quât la retraite d'Eléonore , une
 » tristesse profonde s'empara de
 » mon ame ; je me retirai dans
 » un vieux château qui autrefois
 » m'était échu par héritage. La
 » beauté de sa situation , l'air pur
 » qu'on y respirait , avaient dé-

» cédé mon père à m'y faire pas-
» ser les premières années de
» mon enfance : malgré ma dou-
» leur, mon cœur palpita quand
» j'entrai dans l'avenue. Je recon-
» nus tous les arbres qui avaient
» été si souvent le but de mes
» courses et de mes jeux ; je re-
» trouvai mille souvenirs que j'a-
» vais crus effacés. Les plaisirs
» du monde ne laissent point de
» semblables impressions ; lors-
» qu'ils sont passés, c'est sans re-
» tour : mais aussi, malheur, mal-
» heur à celui qui, comme moi,
» a gâté sa jeunesse, a gravé sur
» ses premiers beaux jours des
» remords qui désoleront sa vie,
» et viendront déchirer ses der-
» niers momens ! »

Ici Alphonse parut désespéré ;
Eléonore ! Camille ! s'est-il écrié,

Pourquoi m'avoir fait jurer de vivre? — Vous croyez bien, ma sœur, que je n'ai point essayé de lui offrir des consolations; il les aurait repoussées: mais j'ai cherché à le distraire; je lui ai parlé de son enfant; il l'aime, et il l'avait laissé malade. — J'ai osé lui donner de l'inquiétude pour sa fille; dès-lors il n'a plus pensé à ce qu'il venait de me dire: une douleur nouvelle, mais qui devait cesser, a balancé dans son ame celle qu'il avait coutume d'y sentir. — Il m'a quittée pour aller voir Angéline.

Demain je dois apprendre la suite de ses chagrins.

LET TRE L X I I I .

20 juillet 176...

J E reprends le récit d'Alphonse ,
ma sœur ; vous partagerez l'inté-
rêt qu'il m'inspire.

« Vous m'avez laissé , me dit-
» il , dans ce château où je re-
» trouvai quelques-unes des sen-
» sations de ma jeunesse. Les pre-
» miers jours , j'en parcourus tous
» les environs ; un chemin m'en
» rappelait un autre et me ren-
» dait mille souvenirs : mais les
» petits compagnons de mon en-
» fance avaient grandi , et je ne
» les reconnaissais plus ; cepen-
» dant aucun d'eux ne m'avait ou-
» blié. Celui-ci venait me dire :
» Ne vous souvenez-vous plus de

» Charles qui vous suivait tou-
 » jours? — celui-là était tombé
 » d'un arbre où il me cueillait des
 » fruits; — un autre avait manqué
 » se noyer en passant la rivière
 » pour venir me joindre : car,
 » sans le savoir, j'étais le petit
 » souverain de cette jeune peu-
 » plade. Avec quel délice ils par-
 » laient de cet heureux tems ! la
 » plus légère circonstance leur
 » était présente : mais lorsqu'ils
 » s'aperçurent qu'il ne m'en res-
 » tait plus qu'un vague souvenir,
 » ils devinrent tristes, embarras-
 » sés, timides ; ils crurent que
 » méprisais leur attachement,
 » leurs plaisirs. Je m'affligeai
 » d'avoir détruit l'intérêt qu'ils
 » prenaient à des histoires si sou-
 » vent répétées, et que, sans
 » moi, ils auraient racontées dans

» leur vieillesse , avec complai-
» sance.

» L'impression que j'avais res-
» sentie en me retrouvant dans
» le séjour de mon enfance , avait
» été trop forte et trop vive pour
» n'avoir pas un moment sus-
» pendu mes chagrins ; mais mon
» cœur reprit bientôt l'habitude
» de souffrir.

» Le sort d'Eléonore m'arra-
» chait des larmes, lors même que
» je croyais être le moins occupé
» d'elle. Quelquefois je prenais un
» livre , je commençais une lec-
» ture ; mais bientôt , tout entier
» au souvenir de cette généreuse
» amie , je frémissais du sacrifice
» qu'elle m'avait fait et de l'ave-
» nir qu'elle s'était préparé. Je
» sortais dans la campagne ; je há-
» tais ma course pour tâcher de

» me distraire : Eléonore revenait
» occuper mes pensées ; ma mar-
» che se ralentissait sans que je
» m'en aperçusse. Je retournais
» lentement reprendre mon livre ,
» qui m'intéressait aussi peu , et
» que bientôt après je quittais en-
» core.

» Camille se présentait aussi à
» mon esprit ; son silence me
» paraissait impardonnable , et j'y
» attachais des intentions répré-
» hensibles : m'érigeant en époux
» sévère , je lui reprochais de
» manquer aux égards qu'elle me
» devait. Plus souvent je me sou-
» venais de mon mariage , de ma
» funeste complaisance , lorsque ,
» pour calmer ses soupçons ja-
» loux , j'avais exposé la tranquil-
» lité de ma vie , offensé mon
» père , sacrifié Eléonore ; enfin

» je ne pensais plus à Camille sans
 » une sorte de fureur : mais par
 » une fatalité trop commune, plus
 » je croyais avoir à m'en plain-
 » dre, et plus elle m'occupait ; il
 » m'arriva même de me rappeler
 » les premiers momens de notre
 » union: bonheur si vif, où, dans
 » le printems de notre âge et
 » de notre amour, nous osâmes
 » dire que nous étions trop heu-
 » reux! Trop heureux! quelle pré-
 » somption! aussi en ai-je été puni
 » comme si j'avais prononcé un
 » blasphème.

» Mille fois je fus tenté de re-
 » tourner vers Camille ; mais je
 » ne sais quel orgueilleux démon
 » me retenait. Un jour je me dé-
 » cidais à aller l'accabler de re-
 » proches, et à la quitter aussitôt
 » sans lui donner le tems de se

» défendre ; le lendemain , mon
 » cœur , qui après tant d'orages
 » avait besoin de repos , me criait
 » d'aller la retrouver , de jeter un
 » voile sur le passé , et de la char-
 » ger de mon bonheur s'il pou-
 » vait y en avoir encore pour moi.
 » De nouvelles réflexions me per-
 » suadaient qu'il valait mieux re-
 » venir inconnu à Madrid , ne point
 » m'exposer aux persécutions de
 » mon père , et m'informer adroi-
 » tement de ce qu'avait fait Ca-
 » mille pendant mon absence. —
 » C'est ainsi qu'aux prises avec
 » moi-même , je vivais seul depuis
 » deux mois.
 » Mon père m'avait rappelé plu-
 » sieurs fois , et j'avais toujours
 » refusé de lui obéir ; enfin , je
 » reçus une lettre de lui , qui
 » m'ordonnait d'aller à Compiè-

» gne voir le camp qui s'y pré-
» parait : au moins je dus à cette
» nouvelle fantaisie le bonheur
» de vous avoir été utile.
» Bientôt après , il exigea que
» je revinsse à Madrid : que d'é-
» motions j'éprouvai en appro-
» chant de cette ville ! J'avoue ce-
» pendant que le souvenir d'Eléo-
» nore m'était devenu plus sen-
» sible par sa douceur que par sa
» vivacité ; c'était Camille qui agi-
» tait tous mes sens , qui boule-
» versait toute mon ame. Obligé
» de passer devant sa maison pour
» arriver dans la mienne , je bais-
» sai les stores de ma voiture afin
» qu'elle ne me vît pas ; je ne
» sais quelle secrète folie me per-
» suadait que nécessairement elle
» serait à sa fenêtre pour me voir.
» et s'enorgueillir de mon retour.

» Comme je résolus intérieure-
» ment de la bien convaincre
» qu'elle n'en était pas le motif ;
» je tirai de ma poche la lettre
» par laquelle mon père me rap-
» pelait ; je ne l'ouvris point ;
» mais , pour ainsi dire sans le
» savoir moi-même , je la serrais
» plus fortement à mesure que
» j'approchais de la maison de
» Camille. En passant devant ses
» fenêtres , où je me l'étais figu-
» rée souriant avec son air de
» mépris , je m'étonnai de les voir
» fermées ; et à quelques pas plus
» loin , je vis sur sa porte un suisse
» vêtu de noir. Grand dieu ! com-
» me alors je tremblai ! les torts
» de Camille furent effacés , je
» sentis les miens. Cependant je
» n'arrêtai point ; ma voiture avan-
» çait sans que j'eusse la force de

» dire un mot , de faire une ques-
» tion. J'arrivai chez mon père si
» changé, que, dans son inquié-
» tude, il fit aussitôt venir un
» médecin : heureusement que
» c'était un homme de sens, qui
» se borna à me prescrire le plus
» grand repos ; à ma prière, il
» ordonna qu'on me laissât seul.
» Dès que je fus livré à moi-
» même, mille idées sinistres me
» déchirèrent ; la force d'ame de
» Camille me la montrait préfè-
» rant la mort à la honte d'être
» abandonnée par un ingrat : et
» mon respectable oncle ! ma bon-
» ne tante ! Que de douleurs ! il
» m'en venait toujours de nou-
» velles. Enfin, j'écrivis au jeune
» homme qui avait assisté à mon
» mariage ; je le conjurai de vo-
» ler chez moi à l'instant même.

» Il arriva aussitôt : je crus que
» mon cœur allait se briser quand
» j'entendis les premiers mots
» qu'il prononça. — Je le priai
» d'arrêter,.. de suspendre :.. puis
» je le regardais fixément pour
» écouter ce qu'il avait à me dire.
» J'aurais eu besoin qu'il devinât
» lorsque j'avais regagné un peu
» de force , ou lorsqu'il fallait
» ménager ma faiblesse. — Mais
» c'était une de ces ames froides
» qui font juste ce qu'on leur dit ,
» comme on leur dit ; et le mal-
» heureux attendait mes ordres
» pour me déchirer l'ame. Je fus
» donc obligé de lui demander où
» était Camille : je fermai les yeux
» et frémis de tout mon corps en
» attendant sa réponse. J'étais
» bien malheureux ; cependant je
» crus l'être davantage , lorsqu'il

» me dit qu'il n'en savait rien. —
 » *Rien!* repris-je atterré. — *Rien,*
 » répliqua-t-il froidement. *Après*
 » *votre départ, ma sœur Anna*
 » *me disait souvent que M^{lle}. Ca-*
 » *mille était d'une tristesse pro-*
 » *fonde; trois mois s'étaient dé-*
 » *jà écoulés, lorsqu'un soir elle*
 » *m'embrassa, et me dit qu'elle*
 » *partait dans une heure avec*
 » *mademoiselle, et qu'elle me*
 » *donnerait de ses nouvelles. Je*
 » *lui demandai vainement où*
 » *elle allait: Mademoiselle ne*
 » *le lui avait pas dit.... Au bout*
 » *de deux mois, elle est revenue*
 » *chez nous; depuis cet instant*
 » *je l'ai toujours vue bien triste:*
 » *aussi je ne lui parle plus de ma-*
 » *demoiselle, et loin de la ques-*
 » *tionner, je voudrais qu'elle*
 » *l'oubliât. — Où est ta sœur?*

» *mon ami, mon cher ami, où*
» *est-elle? — Chez nous: mais je*
» *ne veux pas que vous la voyiez;*
» *elle pleurerait, et elle a bien*
» *assez pleuré. — Vous jugez que*
» *je n'écoutai point sa défense:*
» *je me levai à la hâte pour me*
» *rendre chez Anna. Mon père,*
» *qui avait recommencé ses habi-*
» *tudes d'espionnage près de moi,*
» *et que mes gens avaient été aver-*
» *tir de ma résolution, vint pour*
» *s'y opposer; il me fallut dispu-*
» *ter pour avoir la permission de*
» *sortir. Sa tendresse m'avait déjà*
» *causé tant de chagrins, qu'elle*
» *me révolta: je lui reprochai mes*
» *malheurs; je l'accusai de me*
» *faire maudire une vie qu'il ne*
» *m'avait donnée que pour me*
» *tyranniser. Le son de ma voix*
» *m'échauffant moi-même, mon*

» emportement naturel ne connut
 » plus de bornes : je lui avouai
 » qu'Eléonore avait été ma vic-
 » time ; que j'étais l'époux de Ca-
 » mille , peut-être son bourreau ,
 » car j'ignorais son sort. Je le me-
 » naçai de me tuer à ses yeux s'il
 » disait une parole , s'il faisait un
 » mouvement pour m'arrêter ; et
 » me saisissant d'un pistolet qui
 » était sur mon secrétaire , je fran-
 » chis l'escalier , la cour , la porte ,
 » sans savoir où j'étais.

» J'arrivai ainsi chez Anna ; elle
 » fut saisie en me voyant : avec
 » quel tremblement je la sup-
 » pliai de m'apprendre le sort de
 » Camille ! Elle voulut à son tour
 » me demander d'où je venais ,
 » où j'allais : mais Camille seule
 » pouvait m'occuper. *Camille ?*
 » *où est Camille* , m'écriai-je ? —

» Et pourquoi donc l'avoir aban-
» donnée , puisque vous l'aimez
» tant ? — Ah ! je suis un mons-
» tre , et cependant mon cœur est
» pur ; Dieu sait que je n'ai point
» à rougir de mes sentimens : où
» est Camille ? — Elle m'a dé-
» fendu de vous le dire. — Pour-
» quoi l'as-tu quittée ? — Pour
» venir ici savoir où vous étiez ,
» lui donner de vos nouvelles. —
» Elle m'aime donc toujours ? —
» Oui , mais elle ne veut pas que
» vous le sachiez. — Anna , ma
» chère Anna , lui dis - je , elle
» m'aime ! eh bien , je vais mou-
» rir à tes yeux si tu ne don-
» nes pas les moyens de la re-
» trouver. — Mon égarement l'ef-
» fraya ; elle consentit à tout ré-
» véler , et m'apprit que d'abord
» Camille , irritée de mon départ ,

» n'avait pas voulu me répondre;
» mais que peu de tems après,
» ayant eu la certitude qu'elle por-
» tait un fruit de notre union, elle
» avait souhaité vivement me l'ap-
» prendre. Ignorant ma marche,
» Camille avait envoyé plusieurs
» fois chez mon père demander
» où j'étais : sans doute qu'il avait
» défendu à ses gens de le dire,
» car ils répondaient toujours que
» le duc me ferait passer les let-
» tres qu'on m'adresserait. Camil-
» le n'osant pas risquer ce moyen,
» et plusieurs mois s'étant écou-
» lés sans entendre parler de moi;
» son état d'ailleurs ne pouvant
» plus se dissimuler, elle se dé-
» termina à aller cacher sa honte,
» ses regrets, dans quelques lieux
» retirés, où personne ne pût
» suivre ses traces : — *Made-*
» *moiselle*

» *moiselle résolut de repasser en*
 » *France, ajouta Anna; je la sui-*
 » *vis. Je ne vous parlerai pas*
 » *de sa douleur en quittant ses*
 » *parens : abandonnée de celui*
 » *qu'elle aimait, obligée de fuir*
 » *ceux à qui elle était chère, com-*
 » *bien elle souffrit dans une route*
 » *difficile, seule avec moi si peu*
 » *capable de la consoler, sans*
 » *aucune des commodités de la*
 » *vie; car mademoiselle laissa*
 » *chez son père tout ce qui lui*
 » *avait appartenu, et n'emporta*
 » *que le plus strict nécessaire!*
 » *Cependant elle supportait les*
 » *plus grandes privations sans se*
 » *plaindre.*

» *Nous arrivâmes dans les Py-*
 » *rénées : là elle se sentit si mal,*
 » *que ce fut avec la plus grande*
 » *difficulté que nous pûmes ga-*

» gner un misérable village où
 » j'eus bien de la peine à lui trou-
 » ver un mauvais lit.

» Le curé nous secourut, nous
 » consola de son mieux. Ma maî-
 » tresse lui parla long-tems : j'ai
 » su depuis que, dans le délais-
 » sement où elle se trouvait, ma-
 » demoiselle lui avait avoué tou-
 » tes ses peines ; au lieu de la
 » blâmer sans pitié, de vous con-
 » damner sans retour, il la plai-
 » gnit, pleura avec elle, et adou-
 » cit ses maux en lui persuadant
 » que peut-être vous n'étiez pas
 » si coupable qu'elle le croyait.
 » Il nous invita à rester dans son
 » village, et donna à ma maî-
 » tresse une petite maison, qu'il
 » avait dans la montagne» . . .

(C'est ma cabane, dit Alphonse
 en soupirant : après un long si-

lence, il continua le récit d'Anna.)
 » Je restai encore un mois avec
 » ma maîtresse. Nous allions voir
 » le curé tous les jours ; et ma-
 » demoiselle m'avoua un matin,
 » que, pour la première fois, elle
 » avait dormi tranquille. La veill-
 » le, le saint homme l'avait fait
 » prier avec lui ; elle avait prié
 » pour vous, monsieur, pour vo-
 » tre bonheur, avait reconnu la
 » folie de son amour, le désordre
 » de sa conduite, et s'était ré-
 » signée à son sort. Cependant
 » elle me pria de venir ici vous
 » attendre, vous faire part de
 » sa situation, vous engager à
 » supplier votre père de sanc-
 » tionner votre mariage et lé-
 » gitimer votre enfant. Mais s'il
 » s'y refusait, elle m'a défendu
 » de vous apprendre sa retraite,

» *ne voulant plus troubler votre*
 » *repos.* — Ce fut chez Anna
 » même que j'écrivis à mon père
 » pour lui demander s'il voulait
 » recevoir Camille comme sa fille,
 » puisque je la reconnaissais pour
 » ma femme : le respect que je
 » lui dois m'empêchera de vous
 » montrer sa réponse ; qu'il vous
 » suffise de savoir qu'il traitait
 » mon mariage de folie , jurait de
 » ne jamais le reconnaître , me
 » chassait de sa maison , maudis-
 » sait l'heure de ma naissance , à
 » moins que je ne m'engageasse à
 » ne jamais revoir Camille. Vous
 » croyez bien que je n'en formai
 » pas même la pensée.

» Dès que j'eus reçu cet ordre
 » barbare , j'y répondis pour dire
 » à mon père un éternel adieu. Je
 » partis aussitôt de Madrid pour



» me réunir à Camille ; j'emmenai
» Anna : combien de fois , durant
» le chemin , lui fis - je répéter
» les mêmes détails ! je les savais
» mieux qu'elle , mais j'espérais
» toujours apprendre quelques cir-
» constances nouvelles ; et si elle
» variait d'un seul mot dans ses
» récits , que de questions cette
» altération occasionnait !
» Lorsque j'arrivai dans ces mon-
» tagnes , je sentis tout mon sang
» se glacer : quelle horreur , lors-
» que , de loin , Anna me montra
» la misérable chaumière où Ca-
» mille s'était retirée ! Nous des-
» cendîmes de voiture : Anna me
» défendit de paraître qu'elle ne
» m'appelât ; je la suivis douce-
» ment. Avant d'entrer dans la ca-
» bane , nous regardâmes à tra-
» vers la porte : Camille travail-

» lait à une robe d'enfant ; un pe-
 » tit bonnet était sur la table ; un
 » berceau dans la chambre.... des
 » larmes coulaient des yeux de
 » Camille , sans que son aiguille
 » s'arrêtât. De tems en tems elle
 » regardait son ouvrage , portait
 » la main à sa tête , à son cœur ,
 » et se remettait à coudre.

» Vous ne pouvez imaginer com-
 » bien ce travail me la rendit plus
 » chère : j'étais si troublé , que ,
 » pouvant à peine me soutenir ,
 » sans y faire attention je m'ap-
 » puyai contre la porte ; elle s'ou-
 » vrit aussitôt , et Camille m'a-
 » perçut avant que j'eusse eu le
 » tems de me cacher. Elle se leva ,
 » étendit les mains et retomba
 » sans connaissance. Par combien
 » de caresses je cherchai à la ra-
 » nimer ! combien de fois je l'ap-

» pelai , la conjurai de me regarder ! Elle ouvrit les yeux ; mais
» son émotion avait été si grande ,
» qu'elle ne reprit la vie que pour
» souffrir des douleurs horribles.
» Elle m'ordonna de m'éloigner ;
» ses cris me rappelaient malgré
» elle et malgré moi-même.

» Quelquëfois je la quittais ,
» courais comme un insensé dans
» la montagne , et bientôt j'étais
» ramené près de ce lit de douleur.
» Enfin Camille donna le
» jour à Angéline , à cet enfant
» qui me rengagea avec la vie
» lorsque tout m'en détachait.

» Sa malheureuse mère tomba
» dans une faiblesse qui fit crain-
» dre qu'elle n'existât plus ; elle
» se ranima cependant , et ses
» premiers mots furent pour me
» demander pardon des peines

» qu'elle m'avait causées : Je
» vous prie d'aimer ma fille, me
» dit-elle, de lui apprendre à me
» plaindre ; j'espère que Dieu qui
» m'a punie, qui a vu mes regrets,
» mes souffrances, me pardonnera.
» Mais vous, Alphonse !...
» mais Eléonore !... mon père,
» le vôtre, ma mère !... j'ai tout
» oublié pour mon amour. Tout
» à coup elle se releva : Alphonse,
» s'écria-t-elle, ma vie avait été
» pure ; je l'aurais donnée pour
» vous.... je vous aimais passion-
» nément, je vous aimais de toutes
» les forces de mon ame... j'ai
» tout sacrifié au seul espoir de
» vous enchaîner à moi : peut-
» être n'est-il pas une victime
» des passions qui ait plus de
» droits que moi à la pitié... Cependant,
» que d'objets immolés

» *à ma folie!*... Elle parut se faire
 » horreur à elle-même ; sa tête se
 » perdit ; la cachant contre moi ,
 » elle imaginait voir Eléonore ,
 » arrachait ses propres cheveux ,
 » croyant lui ôter ses voiles ...
 » puis craignant que je ne lui échap-
 » passe , elle me retenait forte-
 » ment , s'écriait : *Ne t'éloigne*
 » *pas, Alphonse!*... *ne t'en va*
 » *pas ; je ne vivrai qu'un jour!*
 » Elle appela sa fille à grands cris...
 » *Ma fille!*.... *ma fille!*.... Je lui
 » apportai l'enfant ; Camille le
 » prit , me fit jurer de vivre pour
 » lui , et avec un accent qui me
 » fit frémir : *Sais-tu*, me dit-elle,
 » *qu'il est moins cruel de tuer*
 » *son enfant que de l'abandon-*
 » *ner ?* — Son délire devint af-
 » freux ; dans ce moment sur-tout
 » elle me glaça d'horreur : ses che-

» yeux se dressèrent sur sa tête ,
» ses yeux étaient fixés sur moi ;
» ses deux mains posées sur la fai-
» ble poitrine de son enfant , elle
» invoquait la mort avec ardeur ,
» mais tout bas , mais comme si elle
» craignait que je ne l'entendisse .
» Elle lui demandait d'enlever sa
» fille avant qu'elle eût été trom-
» pée , abandonnée... Tout-à-coup
» elle la regarda . Je ne sais quel
» sentiment horrible passa dans
» son ame , quelle contraction se
» fit dans ses bras , dans ses yeux ;
» tous ses membres se roidirent ;
» je crus qu'elle allait presser mon
» enfant , et d'un seul mouvement
» arrêter sa respiration pour ja-
» mais . — Je me saisis des mains
» de Camille , les soulevai ; mes
» forces suffisaient à peine pour
» les contenir : l'enfant était en-

» tre nous ; il dormait paisible-
 » ment , sans entendre les cris de
 » sa mère , qui voulait le soustraire
 » à la douleur , tandis que je cher-
 » chais à lui conserver une vie que
 » peut-être il détestera un jour.
 » D'autres fois , Camille implorait
 » ma pitié ; plus souvent elle m'ac-
 » cablait de reproches cruels : je
 » vis en peu d'heures tout ce que
 » cette ame ardente avait dû souf-
 » frir depuis notre séparation.
 » Sur le soir , la fièvre tomba ;
 » mais Camille était si faible qu'il
 » ne me resta aucune espérance.
 » Elle me fit asseoir sur son lit ,
 » prit mes mains dans les siennes ;
 » je m'efforçais de lui cacher mes
 » larmes , mais elle les vit , m'en
 » remercia ; elle me sourit même...
 » Ah ! que le sourire de celle qu'on
 » va perdre est déchirant !

» Vers le milieu de la nuit elle
 » me parla : la faiblesse de sa voix
 » m'empêcha de la comprendre ;
 » elle s'en aperçut et leva les yeux
 » au ciel douloureusement. . . . Si
 » près de la mort , fallait-il que je
 » lui causasse encore une peine !
 » Je la pris dans mes bras , et pen-
 » dant que je la couvrais de mes
 » baisers , de mes larmes , elle
 » m'échappait sans retour ; Ca-
 » mille était morte , morte , sans
 » que ni mes cris , ni mes pleurs
 » pussent me la rendre jamais. «
 » Je m'aveuglais encore , je ne
 » la croyais qu'assoupie ; j'imagi-
 » nais même apercevoir sur ses
 » lèvres quelques mouvemens de
 » respiration : le silence qui m'en-
 » vironnait n'était interrompu que
 » par des sanglots ; moi seul je ne
 » pleurais pas : mon existence en-

» tière était en quelque sorte sus-
» pendue. Je ne puis dire com-
» bien de tems je demeurai dans
» cet état ; des plaintes du mal-
» heureux enfant qui venait de
» naître, vinrent tout à coup m'en
» tirer.

» Je m'élançai vers lui : il était
» dans la chambre voisine ; une
» paysanne, à qui on avait confié
» ses premiers instans, et qui igno-
» rait nos malheurs, le tenait dans
» ses bras ; je m'arrêtai un moment
» près de ma fille, . . . innocente
» créature ! Le contraste du calme
» qui régnait dans cette chambre,
» avec l'horreur de ce lit de mort,
» me fit une impression affreuse.
» Je m'étais senti entraîné vers
» ma fille par un sentiment irré-
» sistible ; un mouvement plus
» fort me repoussa vers l'infortu-

» née que je venais de quitter,
» Quel changement , grand Dieu !
» sa tête , que j'avais sans doute
» soutenue, sans m'en apercevoir,
» était tombée en arrière; le froid,
» la roideur de ses membres ne
» me permirent plus de douter de
» mon malheur ; tout sentiment
» m'abandonna : ah! pourquoi cet
» instant n'a-t-il pas été le dernier
» de ma vie !
» J'ignore par quels soins elle
» m'a été rendue : le premier mo-
» ment dont le souvenir m'est res-
» té , est celui où , sans aucune
» transition sensible , je me trou-
» vai couché dans une chambre
» que je n'avais jamais vue , en-
» touré d'hommes que je ne con-
» naissais pas : j'ouvris les yeux,
» je me soulevai péniblement du
» lit où l'on m'avait couché, et je

» demandai où était Camille ; je
 » suppliai qu'on me rendit Ca-
 » mille. A ces mots , le curé fit
 » un signe , et Anna parut , tenant
 » mon enfant ; elle s'approcha de
 » mon lit : *Voilà* , me dit le vieil-
 » lard , *ce qui vous reste de Ca-*
 » *mille ; voilà ce qu'elle vous*
 » *confie*. Il ajouta , du ton le plus
 » attendri , et en même tems le
 » plus imposant : *Voilà ce qui vous*
 » *condamne à vivre*. Ces mots
 » réveillèrent mes idées en rou-
 » vrant toutes les plaies de mon
 » ame , et je crus entendre la voix
 » de Dieu même. Saisi de respect
 » pour le vénérable vieillard : *Mon*
 » *père* , lui dis-je , *elle n'est donc*
 » *plus !* Je retombai sur mon lit ,
 » et , pour la première fois , je
 » versai des larmes.
 » Un cri de mon enfant qu'Anna

» voulut approcher de moi , me
» fit une impression surnaturelle :
» je me relevai avec force , j'éten-
» dis mes bras vers lui ; mes mains
» tremblantes le touchèrent , mes
» pleurs inondèrent son petit vi-
» sage. Dès qu'il eut senti la cha-
» leur du mien , ses cris cessèrent ;
» et ce premier bien que je lui fai-
» sais , quelque léger qu'il fût , me
» causa un soulagement extraor-
» dinaire. C'est de cet instant qui
» ne s'effacera jamais de ma pen-
» sée , de cet instant où la nature
» fut si puissante , que date ma
» nouvelle existence. Depuis mon
» malheur , elle n'avait été que
» machinale ; alors , en devenant
» plus douloureuse , elle fut du
» moins volontaire : je me consa-
» crai à être l'appui de cette frêle
» créature ; je me vouai à elle ,

» et mon désespoir cessa d'appeler
» la mort.

» Le bon vieillard , qui n'avait
» point quitté le chevet de mon
» lit , et dont l'œil perçant lisait
» au fond de mon ame , saisit aus-
» sitôt une de mes mains , et la
» prenant dans les siennes , me dit
» d'une voix forte : *Alphonse* ,
» *Dieu a parlé à votre cœur ; ju-*
» *rez que vous obéirez à sa vo-*
» *lonté suprême , que vous vivrez*
» *pour Angéline . — Oui , lui dis-*
» *je , je le jure ! — et ce serment*
» *du moins m'a été sacré..... »*

LETTRE LXIV.

Mme. la duchesse de Candale à

Mlle. d'Astey.

Ce 21 juillet 176...

COMME Alphonse était pâle aujourd'hui ! comme un jour l'a changé ! Il faut aussi que ses malheurs m'aient fait une grande impression , car il m'a demandé si j'étais malade. Mon amie ; cette question a retenti dans mon cœur, et y a porté une sorte de satisfaction ; partager ses chagrins jusqu'à paraître malade , c'est lui prouver assez combien l'intérêt que je lui avais promis est sincère.

Réellement je souffrais ; je me sentais faible et marchais avec

peine : il s'en est aperçu , m'a offert son bras , et nous nous sommes promenés sans presque nous parler. Nous savions que la même pensée nous occupait ; mais nous n'osions l'exprimer , dans la crainte de réveiller un souvenir trop douloureux : le silence seul pouvait éloigner le nom de Camille ; il fallait ne rien dire , ou parler d'elle.

Nous nous promenions depuis assez long-tems , lorsque , sans y faire attention , et par un chemin nouveau , nous sommes revenus à la place même où Alphonse m'avait raconté ses malheurs. Je l'ai aperçu la première ; et pressentant la peine qu'il allait éprouver , j'ai voulu retourner sur mes pas : mais peut-être m'y suis-je prise trop vivement , car remar-

quant l'endroit que je voulais éviter : *Oh, m'a-t-il dit, ne fuyons pas un souvenir de Camille! Il m'a entraînée; je me suis laissé conduire, et nous nous sommes arrêtés, assis, sans oser nous regarder.*

Alphonse est resté quelques minutes la tête cachée dans ses mains; tout-à-coup il m'a dit : *Croiriez-vous que presque toutes les nuits, Camille m'apparaît dans le délire où je l'ai vue à ses derniers momens; aussi, loin d'appeler le sommeil comme tous les infortunés, je le repousse, effrayé d'avance par les fantômes qu'il va m'offrir. Combien de fois, sentant mes yeux se fermer malgré moi, ne me suis-je pas jeté à genoux pour invoquer Camille, pour la supplier de se mon-*

trer comme dans les premiers instans de notre amour! jamais je n'ai pu obtenir cette grâce.... Ah! s'est-il écrié, ne reverrai-je donc plus ce sourire enchanteur qui parcourait toute mon ame! qu'une seule fois, qu'un seul moment je revoie Camille heureuse, et j'abandonne le reste de ma vie à la douleur! — Sa tête commençait de nouveau à s'égarer: Alphonse, lui ai-je dit, votre affliction me désespère. Il s'est levé d'un air effrayé: Moi, affliger quelqu'un, a-t-il répété plusieurs fois comme s'il se parlait à lui-même; moi! Il a repris mon bras avec la douceur d'un enfant, et nous avons continué notre promenade.

L E T T R E L X V.

*M^{me}. la duchesse de Candale à
M^{lle}. d'Astey.*

30 juillet 176...

MA sœur, que je suis habile à me tourmenter ! lorsque je suis arrivée ici, je voyais avec horreur cette retraite sauvage, et je craignais d'y finir ma vie : à présent que j'ai trouvé Alphonse, que son amitié me console, que je sens sur-tout combien je lui suis nécessaire, j'imagine toujours que M. de Candale va me rappeler. Oh ! ma sœur, excepté par vous, puissé-je être oubliée, quelque tems encore, de tout ce que j'ai connu.

Les malheurs d'Alphonse vous ont touchée, me dites-vous ; et en même tems vous paraissez étonnée de l'extrême intérêt qu'il m'inspire ; vous ne concevez pas comment la simple compassion peut me rendre sensible à ses peines , jusqu'au point d'oublier les miennes. Mais Alphonse n'a que moi au monde : je me le dis ; et alors ce n'est pas à lui , c'est à moi que je promets de ne point l'abandonner. Je regarde sa solitude , et j'aime à sentir que mes soins seuls la lui rendent supportable. Aussi mon intérêt pour Alphonse ne dépend pas de ses sentimens ; il tient à ses chagrins : je ne désire pas en être aimée , je ne veux que le distraire de lui même. Il est habituellement triste ; eh bien , ma sœur , dès qu'il m'aper-

P. 119

voit, son visage s'éclaircit. Que de fois il m'est arrivé d'approcher de lui sans en être vue, de considérer l'abattement dans lequel il était plongé, et de me dire : *Dès que je lui parlerai, un demi-sourire viendra sur ses lèvres.* Quel ravissement j'éprouvais alors ! mon ame s'élançait vers le ciel ; je le remerciais de m'accorder ce pouvoir sur un infortuné.

Ma sœur, ajouter à la satisfaction des heureux, est un plaisir sans doute ; mais d'un regard changer l'impression de la souffrance en signe de joie, c'est là seulement ce qui nous rend semblables à la divinité.

LETTRE

LETTRE LXVI.

M^{me}. la duchesse de Candale à
M^{lle}. d'Astey.

8 août 176...

La tristesse d'Alphonse a pris
une teinte plus douce; je remar-
que même qu'il se contraint pour
me la dissimuler : vous allez me
croire satisfaite; eh bien, ma
sœur, j'éprouve, au fond de mon
ame, un accablement insurmon-
table; à mesure que la mélancolie
d'Alphonse diminue, la mienne
semble augmenter.

Aujourd'hui, après avoir passé
plusieurs heures ensemble, il m'a
paru plus tranquille; je me féli-
citais du succès de mes soins,

Tome III.

F

lorsque tout à coup une réflexion subite, involontaire m'a reportée sur moi-même, m'a présenté tout ce que j'ai fait pour Alphonse depuis que je le sais malheureux ; cette ingénieuse bonté avec laquelle je vais toujours au-devant de sa pensée, devine toujours ce qui peut le consoler ou lui plaire ; l'amitié infatigable qui me fait écouter mille fois les mêmes détails, et toujours avec un nouvel intérêt. Une voix secrète m'a demandé : *Qu'aurais-tu donc fait si tu avais été aimée?* — J'ai senti de nouveau mon isolement, le vide de mes jours :.... rien qui m'attache ; personne à qui je sois chère !.... En présence d'Alphonse, sans pouvoir m'en empêcher, sans vouloir lui en dire le motif, des larmes ont coulé de

mes yeux : il m'a suppliée de lui confier mes chagrins ; il m'appelait *sa sœur, son amie, la consolation que le ciel lui avait envoyée.* Ces expressions touchantes me faisaient regretter plus vivement encore de n'avoir jamais pu aimer ni être aimée : ah ! si on m'eût donné un mari de mon choix, je sens aujourd'hui combien j'aurais été heureuse ! avec quelle passion, quel respect je lui eusse été dévouée ! que n'aurais-je pas fait pour l'amour, puisque la pitié m'a rendue si sensible ? Que vous dirai-je ? bientôt une multitude de sentimens douloureux, quoique vagues, m'ont absorbée tout entière : j'entendais bien qu'Alphonse me parlait, mais je l'écoutais si peu, que je ne me rappelle point ce qu'il m'a dit ;

je me souviens seulement qu'il m'a crié d'une voix forte : *Emilie, mon Emilie, n'écoutez-vous plus votre ami ?* — Ce nom d'Emilie, qui m'avait fait tant de plaisir la première fois qu'il s'en servit, m'a causé une espèce d'horreur en ce moment : *Ne dites pas mon Emilie*, lui ai-je répondu ; *je ne suis l'Emilie de personne.* — Sûrement Alphonse partageait mes peines ; mais loin de me troubler par de nouvelles questions, il a respecté mon silence ; pour s'affliger avec moi, il lui suffisait de me croire malheureuse.

Sur la fin du jour, je suis retournée tristement vers ma demeure ; il m'a conduite tout près de la maison : là, il s'est arrêté, incertain s'il devait me suivre ou

me quitter. Je lui ai dit adieu ,
 et j'ai fait quelques pas seule ; il
 est revenu aussitôt : *Vos larmes*
me font un mal affreux , m'a-t-
 il dit ; *et cependant je souffre en-*
core plus en m'éloignant de vous ;
j'aime à vous sentir appuyée sur
moi : près de vous , mes malheurs
n'ont jamais été sans consola-
tion ; avec moi , vos chagrins se-
raient toujours partagés.

Comme ses yeux exprimaient
 la reconnaissance ! Nous avons
 fait encore quelques pas ensem-
 ble ; mais je me suis rappelé la
 crainte qu'il avait de voir mes
 gens , la répugnance que lui cause
 toute figure nouvelle : je lui ai
 donc dit de s'arrêter ; cependant
 nous n'avons pu nous séparer
 qu'après avoir répété bien des
 fois , *à demain.*

L E T T R E L X V I I .

M^{me}. la duchesse de Candale à

M^{lle}. d'Astey.

Ce 9 août 176...

EN nous quittant hier, Alphonse et moi, nous eûmes tort de répéter si souvent à *demain* : qui peut répondre d'un jour? celui-ci est affreux : il est impossible d'aller dans la montagne. Encore si c'était un de ces orages qui laissent espérer le prompt retour du beau tems ! mais c'est un ciel gris, une de ces petites pluies interminables. Alphonse est seul, et la tristesse de la nature redoublera sa mélancolie : Alphonse sera plus malheureux, et je

ne serai pas auprès de lui pour le consoler.

Une visite du curé a interrompu ma lettre. *Je savais bien*, m'a-t-il dit en riant, *que je parviendrais à vous trouver.* — Je l'avoue à ma honte, j'avais presque oublié ce bon vieillard ; et cependant son souvenir devrait toujours se mêler à celui de Camille et d'Alphonse. — *Vous ne savez pas, madame, que j'ai fait prier pour la pluie ; sans le mauvais tems je désespérais de vous revoir.* — Il m'adressait avec tant de douceur ces petits reproches ; il semblait si enchanté de se retrouver avec moi, que je ne cessais de lui dire qu'il était bien bon. — *En effet, mon in-*

dulgence à bien plus de mérite que vous ne pensez , a-t-il répondu : vous m'avez oublié, c'est déjà un grand malheur ; mais de plus , vous avez réuni toutes les affections d'un infortuné qui n'a plus songé à moi depuis qu'il vous a vue. — J'étais embarrassée de l'entendre parler d'Alphonse ; je n'osais pas avouer le connaître ; il m'avait tant priée de ne le dire à personne. — J'ai vu Alphonse ce matin , a repris le curé ; en me parlant de votre extrême bonté , il ne m'a rien appris : mais moi , je lui ai montré qu'elle s'étendait sur tous les genres d'infortune ; je lui ai fait voir notre village réparé par vos bienfaits , tous les habitans rendus à l'aisance et au bonheur. Il m'a reproché de ne l'avoir pas

*mis à portée de vous prévenir ; j'ai été charmé qu'il regrettât de n'avoir pas devancé votre bien-faisance. Un regret pour Alphonse est l'engagement de vous imiter ; et faire le bien , c'est commencer à être heureux. — Il a soupiré , a gardé quelque tems le silence ;.... puis tout-à-coup il m'a parlé de Camille : Elle a bien souffert , m'a-t-il dit ; mais on ne lui avait jamais appris à examiner les motifs qui la faisaient agir. Son orgueil , blessé des mépris du duc d'Al*** pour sa mère , lui fit souhaiter de subjuguier Alphonse : loin de réprimer ce premier désir , elle l'encouragea ; un obstacle à vaincre ne paraissait à Camille qu'un triomphe à remporter ; elle chercha à plaire , voulut être aimée , crut l'être , et*

*s'attacha véritablement : de là tous ses malheurs et la perte d'Alphonse. Ah ! madame , j'ai vu bien des larmes ! combien de fois la superbe Camille est venue pleurer près de moi , et chercher quelques paroles consolantes !— Mais au moins , ai-je repris , jusqu'à l'instant où le duc d'Al*** voulut marier son fils , Camille a été heureuse ? Alphonse l'aimait !— Non , ma sœur , il prétend qu'Alphonse n'avait de passion ni pour Camille , ni pour Eléonore , puisqu'il n'aimait exclusivement ni l'une ni l'autre ; qu'il fut séduit par la beauté de Camille , enchanté par la douceur d'Eléonore : peut-être même fut-il plus entraîné par ce besoin d'aimer qu'on éprouve à son âge ; sur-tout par cette confiance qui vous livre sans*

réserve aux premiers objets qui s'intéressent à vous. Enfin, ma sœur, il assure qu'Alphonse a connu l'amitié, a senti la reconnaissance, mais ignore encore ce que c'est que l'amour. *Eh ! que je crains pour lui cette passion, a-t-il ajouté ! Alphonse a une de ces ames ardentes, passionnées, dont les qualités sont peut être plus à craindre que les défauts. — Croyez-vous donc possible de contenir, d'arrêter ce caractère impétueux ? Hélas, ma sœur, je pensais à moi en faisant cette question ; oubliant ma jeunesse, mon inexpérience, je me voyais sa plus tendre amie et son guide. — Si j'avais été près de lui, je n'eusse même pas essayé de l'arrêter : avec une ame céleste, mais toute de feu comme la*

sienne , il ne faut qu'obtenir du tems ; j'aurais cherché à le mettre en garde contre ses premières impressions , à l'empêcher de s'y livrer.... Madame , a-t-il continué avec un accent , un regard que je n'oublierai jamais , Madame , combien de victimes des passions auraient évité leur ruine , si elles avaient eu la force d'examiner d'abord les malheurs qu'elles se préparaient ! Après un long silence , le respectable homme a baissé les yeux ; puis il a ajouté en soupirant : Ces tardives réflexions ne peuvent réparer le passé : mais il est bien jeune ; il peut encore être long-tems heureux. Si vous vouliez m'aider à l'éloigner de cette retraite , vous contribueriez à sa tranquillité. Il joignait les mains comme s'il priait : Le malheur d'Alphonse vous a touchée ;

rendez-le à sa famille ; qu'il retourne chez son père ; qu'il se soumette à ses volontés : je sais que près de lui il ne trouvera pas de bonheur ; mais ce n'est pas le bonheur qu'on peut espérer pour une ame livrée au repentir. Il faut d'abord lui rendre sa propre estime , la réconcilier avec elle-même ; et l'on ne saurait y parvenir qu'en lui imposant des devoirs , des sacrifices. Dans ce moment , Alphonse ne s'occupe que de Camille , parce qu'il a causé sa perte ; mais si aujourd'hui son père mourait en l'accusant d'avoir avancé sa vieillesse , tous les sentimens naturels reprendraient leur première force , et de nouveaux , mais éternels remords viendraient l'accabler. Ah ! s'est écrié le bon

vieillard, avec un attendrissement
 qui m'a pénétrée , *arrachez mon
 fils, il m'a permis ce nom, arrachez
 l'ame la plus pure, la plus
 généreuse, le meilleur des hom-
 mes enfin, à des malheurs qui
 le menacent et qu'il ne prévoit
 pas.* — *Mon père, lui ai-je dit....*
 — *Quoi! vous daignez aussi
 m'appeler votre père?* — Je m'é-
 tais servie de cette expression sans
 m'en apercevoir, mais je la ré-
 pétai avec plaisir : *Mon père, que
 faut-il faire?* — *Engager Al-
 phonse à écrire au duc d'Al***;*
*qu'il lui donne seulement cette
 première marque de respect; en-
 suite, le tems, une correspon-
 dance suivie les ramèneront l'un
 vers l'autre.* — J'ai promis au bon
 curé de le seconder. Alphonse,
 Alphonse, serez-vous heureux?

LETTRE LXVIII.

*M^{me}. la duchesse de Candale
à M^{lle}. d'Astey.*

11 août 176...

ALPHONSE est venu au-devant de moi aujourd'hui. Avec quel intérêt il m'a regardée ! comme il semblait chercher sur ma figure s'il n'y avait pas encore de nouvelles traces de larmes ! il se rappelait sans doute celles qu'il m'avait vue répandre dernièrement, et dont ; pour la première fois, ses malheurs n'étaient pas l'objet.

Sa petite fille était avec lui ; elle me tend les bras dès qu'elle m'aperçoit : son père paraît lui savoir gré de l'instinct qui la porte vers moi ; il l'embrasse avec plus de

plaisir lorsqu'elle m'a souri , et il lui sourit quand elle me caressé.

En passant près du village , il s'est arrêté tout-à-coup , et m'a dit : *Est-il possible de s'affliger quand on a fait tant de bien ? Regardez autour de vous , il n'y a personne ici que vous n'ayez secouru ou consolé ; mais moi ! oh ! moi sur-tout , je vous dois plus que la vie : le ma heur ne m'avait rien laissé , vous m'avez tout rendu , la paix de l'ame , le désir du bien. Avant de vous connaître , les agitations de la veille me faisaient redouter le jour suivant ; près de vous , le passé s'adoucit , et l'avenir peut encore avoir des charmes. — Ma sœur , je sentais bien qu'il exagérerait ses obligations pour me distraire de mes peines ; cependant*

je l'écoutais avec un plaisir que je n'ai jamais éprouvé.

Le reste du jour, il s'est servi des expressions les plus douces, attachant toujours à mon nom quelque épithète tendre ou flatteuse : c'était toujours, *bonne Emilie*, *douce Emilie*; d'autres fois il m'appelait *ange du ciel*. Mon ame reçoit avidement ces éloges; je ne me flatte pas de les mériter, mais j'aime à me persuader qu'il croit me les devoir.

Alphonse était si calme aujourd'hui, que je n'ai pas osé lui parler d'écrire à son père: il y aurait eu de la barbarie à lui rappeler ses peines, lorsque pour la première fois il en paraissait distrait.

LETTRE LXIX.

*M^{me}. la duchesse de Candale à
M^{lle}. d'Astey.*

17 août 176...

MA sœur ; le croiriez-vous ? dans ce désert on m'a donné une fête, et une fête où j'ai été plus heureuse et plus gaie qu'au milieu de mes anciennes grandeurs.

C'était hier l'anniversaire de ma naissance ; il y a déjà long-tems que , dans un moment de tristesse , je l'avais dit à Alphonse , en ajoutant que je voulais consacrer ce jour à la mélancolie ; depuis , je l'avais oublié : jugez de ma surprise , lorsqu'hier matin , le curé , accompagné de tout le village , vint me chercher. Al-

phonse était à leur tête : Angé-
lina , portée et dirigée par lui ,
me présenta une rose ; je la pris ;
aussitôt la pauvre petite trouva
très-mauvais que je lui eusse ôté
son bouquet , et cria pour le ra-
voir. Anna , le curé , Alphonse ,
les femmes du village voulurent
lui faire comprendre qu'elle me
l'avait donné ; jamais elle n'y con-
sentit : plus on lui parlait , plus
elle s'obstinait ; enfin je lui ren-
dis cette fleur , que cependant j'au-
rais aimé à porter. Angéline , très-
satisfaite , me permit de l'embras-
ser , puis elle effeuilla ma rose et
m'en jeta même quelques feuilles
lorsque je ne lui en demandais plus.
— Le curé me dit : *Cet enfant nous
a devancés , car nous allons aussi
vous offrir des dons que vous au-
rez la bonté de nous rendre.* — Il

me pria de venir au village ; les paysans qui nous accompagnaient s'éloignèrent de nous insensiblement. Le curé , Alphonse essayaient de me distraire , et s'arrêtaient quelquefois pour ralentir ma marche : je ne me souvins de cet innocent manége que lorsqu'en entrant dans le village , j'en vis tous les habitans à la porte de leurs chaumières. Sur un des côtés de la place étaient les troupeaux que je leur avais procurés ; sur l'autre , on avait dressé des espèces de boutiques où étaient réunis les meubles , les instrumens d'agriculture , les habits , les toiles , des pièces de drap , enfin tout ce que peu à-peu j'avais distribué dans chaque famille , et qui , rapproché ainsi , paraissait considérable. Au milieu de

la place , on avait élevé une sorte d'arc de triomphe sur lequel était écrit : *Nous n'avons que ce qu'elle nous a donné.*

— Ma sœur , que les émotions que j'éprouvais dans ce moment étaient douces ! Ah , je pouvais bien dire que j'étais heureuse !

On me fit asseoir sous cet arc , et les anciens du village vinrent me remercier. Le curé n'avait point voulu leur apprendre de fastidieux complimens , ou des vers qu'ils n'auraient point sentis ; c'était par un mot , par un geste , ou en me montrant leurs femmes , leurs enfans rendus au bonheur , qu'ils m'exprimaient leur reconnaissance.

Ils firent place aux jeunes filles du village ; elles portaient trois énormes bouquets , m'en présen-

tèrent un , et offrirent les deux autres à Alphonse et au curé : c'était aussi une surprise que leur attachement avait ménagé à ce bon vieillard ; il fut honteux qu'on eût pensé à lui , qu'on eût mêlé son souvenir au jour de ma fête. Je sus bien bon gré à ces pauvres gens de n'avoir pas oublié celui qui , si long-tems avant moi , consolait leur peines.

Alphonse reçut son bouquet avec cet air distrait , cette indifférence qui se répand sur toutes ses actions depuis qu'il est malheureux ; sans le regarder , il le donna à un enfant qui était près de lui. Ces jeunes filles parurent affligées ; aussitôt je repris le bouquet , et dis tout bas à Alphonse : *Ne refusez pas leur hommage ; les dons du pauvre viennent du*

cœur. — A l'instant il choisit les deux plus belles fleurs, et les attacha à son habit; mais je vis que le bouquet allait encore être abandonné: je le pris de nouveau, en donnai deux fleurs à chacune des jeunes filles qui m'entouraient; alors leur tristesse se changea en gaieté. Alphonse me demanda par quel charme je parvenais toujours à les rendre heureux. *Je tâche de ne pas oublier que le cœur des bonnes gens a un instinct de délicatesse qui les avertit aussi sûrement que la nôtre, quoiqu'ils ne sachent comment l'exprimer; en laissant ce bouquet tout entier à une seule, c'était un signe de préférence ou de dédain; donner à chacune de ces jeunes filles autant de fleurs que vous en avez gardé, c'est les rapprocher*

de vous, c'est partager avec elles.
Alphonse me promit en riant de ne pas oublier cette leçon : on goûta, on dansa sur la pelouse, et vers le soir, Alphonse et le curé me ramenèrent chez moi ; en entrant dans ma chambre, Alphonse qui y venait pour la première fois, vit ma harpe, et m'apprit qu'il m'avait déjà entendu. — Ma sœur, c'est lui qui se promenait dans la montagne, cette nuit où des soupirs et des plaintes me causèrent une si grande frayeur ; Alphonse aime beaucoup la musique : je lui jouai plusieurs variations ; il paraissait heureux, je l'étais plus que lui. — Dès que le jour fut tout-à-fait tombé, le curé me pria de me montrer à ma fenêtre, et jugez de mon étonnement à la vue d'un fort
joli

joli feu d'artifice , suivi d'une illumination assez bien ordonnée , et qui , répandue dans la montagne , faisait un effet charmant. La nuit était superbe ; je la passai presque toute entière avec Alphonse : de tems en tems nous entendions dans le lointain les rires , les éclats de la grosse joie des paysans , auxquels succédaient un silence , un repos enchanteur ; alors nous éprouvions cette espèce de calme qui naît du plaisir d'être ensemble ; satisfaits l'un près de l'autre , nous nous parlions à peine , et livrés à notre rêverie nous étions sûrs d'être également heureux. Cependant il fallut nous séparer ; mais avant de quitter Alphonse , craignant de lui demander la promesse de ne plus songer à ses anciens chagrins , je me

Tome III.

G

(8147)

LETTRE LXX.

Mme. la duchesse de Candale,
à Mme. d'Assey.

18 août 176...

MON amie, est-ce à moi à parler de bonheur ! comment n'ai-je pas tremblé en vous écrivant que j'étais heureuse ? Je puis à peine vous exprimer le trouble qui m'agite. Ce soir, Angelina, qui commence à balbutier quelques mots, pour la première fois m'a appelée *maman*. — Alphonse a pâli. — *Grand Dieu*, a-t-il dit ! *qui peut lui avoir enseigné cette expression ?*

Hélas ! ma sœur, c'est moi qui la lui ai apprise, mais dans l'innocence et le secret de mon

cœur : mille fois , en tenant cette petite sur mes genoux , je me suis pluë à lui répéter ce nom , comme si les sentimens de mère y étaient attachés ; il me semblait qu'en le prononçant , je m'engageais à en remplir les devoirs. Souvent , comme la plus tendre mère , pendant le sommeil d'Angelina , je l'embrassais ; mes caresses ne la réveillaient pas , et cependant je la caressais avec délicates : de même , par un autre enchantement , lorsqu'elle ne pouvait encore que sourire ou se plaindre , je ne pensais pas qu'elle pût me comprendre , et cependant je lui parlais sans réflexion.

Malheureuse enfant , s'est écrié Alphonse , tu n'as plus de mère ; c'est moi qui t'ai privée de ta mère ! Il a pris sa fille et s'est enfui

avec elle : ma sœur , j'entends en-
core le bruit de ses pas lorsqu'il
s'éloignait ; si j'allais ne plus le
revoir !

avec elle : ma sœur, j'entends en

LETTRE LXXI.

le plus ; si j'allais ne plus le

Mme. la duchesse de Cantale à

Mlle. d'Astey.

19 août 176...

MA sœur, ma sœur, où va is-je ?
où m'entraîne un sentiment que
j'étais loin de prévoir, et que je
ne puis plus vaincre ? je repousse
la réflexion ; ne puis-je aimer
comme jusqu'ici, dans l'igno-
rance de mon cœur !

Hier, comme de coutume, je
me mis en chemin pour rejoin-
dre Alphonse : je ne le trouvai
ni à la caverne, ni au rocher,
ni près de son arbre favori ; il avait
évité tous ces lieux de prédilec-
tion, et je crus deviner que c'é-

fait pour me fuir. Mais je pensai que peut-être, lorsque l'heure où j'arrive ordinairement serait passée, il viendrait aussi à l'un de nos rendez-vous. A tout hasard, voulant lui apprendre que je l'avais cherché, je nouai mon mouchoir à son arbre chéri; j'avais un voile, je courus le poser à l'entrée de la caverne, et j'allai, avec le même empressement, attacher mon chapeau près du rocher. — Alphonse, me dis-je avec une amère satisfaction, par-tout vous trouverez des marques de souvenir; et, pour la première fois, je sentis à quel point je l'aimais.

Renonçant à l'attendre, ou peut-être me flattant de le rencontrer, je gagnai la montagne. Tous les sentimens qu'Alphonse m'avait

exprimés , repassaient par mon cœur , à mesure que des sites semblables à ceux qui les avaient fait naître , s'offraient à mes yeux : une vue magnifique se présenta ; comme lui j'en détournai mes regards ; je me rappelai qu'il m'avait dit *qu'un vaste horizon est une image de l'avenir* : sans trop distinguer les malheurs que je redoutais , il me semblait n'avoir plus que des peines à attendre.

Je me détournai donc , et cherchant à gravir le côté le plus escarpé , bientôt je n'aperçus plus aucun signe de végétation : ce sol , entièrement aride , me fit horreur ; il y avait là quelque chose de seul , d'abandonné , que je ne pus m'empêcher de comparer à moi-même : dans ce moment

une voix secrète me cria qu'étant éclairée sur mes sentimens , il fallait aussitôt me séparer d'Alphonse.

Je redescendis la montagne, et de loin j'aperçus Alphonse étendu près de l'arbre où nous avions été si souvent ensemble, et absorbé dans la plus profonde réverie : mais jugez ce que je devins en voyant qu'il avait détaché mon mouchoir et l'avait jeté loin de lui. Un cri involontaire m'échappa ; ces marques de colère, de dédain, dissipèrent mon inquiétude et mes remords ; l'amour ne me paraissait plus ni dangereux, ni criminel ; ce n'était qu'un malheur affreux et insurmontable.

Alphonse me voyant chanceler, se leva précipitamment pour me soutenir ; mais je le repous-

sai. — *Ah ! ne me laissez pas ,
s'écria-t-il : si vous saviez ce qu'il
m'en a coûté pour vous fuir ! —*
Et pourquoi me fuyait-il ? n'est-
ce pas le repos de ma vie que j'ai
perdu pour consoler ses peines ?
Cette fuite m'a appris combien il
m'était cher : j'étais si heureuse
de l'aimer sans m'en apercevoir !
— *Ecoutez-moi , par pitié écou-*
tez-moi , reprit Alphonse ; *ce nom*
de mère que vous a donné mon
enfant , m'a causé une impres-
*sion que je ne puis vous rendre...
J'avais presque oublié Camille ,*
je ne me rappelais plus Eléo-
nore !... boui , depuis plusieurs
jours mes idées étaient vagues ;
il n'y avait de sensible pour moi
que ce qui venait de vous... Hier
en vous quittant j'errai toute la
nuît ; mes remords ou mon mal-

-heur m'ont conduit sur la tombe
 de Camille : là même je ne pou-
 vais penser à elle sans vous mê-
 ler à son souvenir. . . . Je crus
 qu'il lui fallait une réparation ;
 je promis de vous éviter : . . . je ne
 sacrifiais que moi , et je le croyais
 facile. Mais aujourd'hui , déter-
 miné à ne pas vous voir , je n'ai
 pu cependant m'empêcher de ve-
 nir où nous nous rencontrons tou-
 jours : . . . je vous ai précédée ; . . .
 de loin je vous ai aperçue ; . . .
 tout ce que j'ai pu rassembler
 de courage m'a suffi à peine pour
 m'éloigner lorsque vous êtes ar-
 rivée : . . . je vous ai vue me cher-
 cher , nouer votre mouchoir à
 votre arbre favori ; et seul , je
 me répétais avec ardeur le nom
 de Camille , pour être bien sûr
 de ne pas vous joindre. — In-

grat Alphonse, m'écriai-je ! et ce mouchoir jeté loin de vous ? — *O'est parce qu'après m'en être saisi, j'ai été effrayé du prix que j'y attachais. Emilie, guidez-moi, pardonnez-moi ; mais parlons de Camille, d'Eléonore ; empêchez-moi de les oublier.* — Quelle tendresse régnait dans ses paroles, dans son regard ! j'étais émue, je tremblais, moi ! la femme d'un autre ! Non, je n'oublierai ni mes liens, ni Camille. Je me rappelai ce que m'avait dit le curé ; je sentis la nécessité de rendre Alphonse à d'autres objets d'attachement. — Je comptais, lui dis-je, vous amener peu à peu à des devoirs plus sacrés que ceux qui vous entraînent. — *Quel nouveau crime ai-je commis*, me répondit-il d'un air effrayé ? — Vous

offensez votre père ; savez-vous s'il ne succombe pas au malheur de vous avoir perdu ? Camille a partagé vos fautes , vous a pardonné en mourant ; mais si votre père n'existait plus : s'il vous avait haï à sa dernière heure ? — *Dieu ! détournez de moi cette affreuse douleur !* — Il se recula comme si, en s'éloignant de moi, il eût évité le malheur dont je le menaçais.

Hélas ! je savais bien que l'idée d'un père mourant et offensé ramènerait Alphonse vers le sien ; que vraisemblablement elle l'éloignerait de ces montagnes : aussi, quand j'ai prononcé la seule raison à laquelle il ne devait pas résister , tout mon sang s'est retiré vers mon cœur.

Il m'a promis d'écrire à son

L E T T R E L X X I I.

*M^{me}. la duchesse de Candale à
M^{lle}. d'Astey.*

20 août 176...

Voici la lettre qu'Alphonse m'a apportée pour son père ; je ne doute pas qu'elle ne les réconcilie, qu'ils ne se réunissent. J'ai fait ce que j'ai dû ; et cependant je suis loin d'en sentir encore la récompense dans mon cœur. Mon amie, savez-vous le seul sentiment qui me soutienne, qui quelquefois me porte à défier le malheur ? c'est que mon amitié sera aussi pure, aussi généreuse que celle d'Eléonore.

Copie de la lettre d'Alphonse.

« Mon père , il y a long-tems
» que j'aurais dû vous écrire ;
» mais j'ai bien souffert : Camille
» n'est plus ! Oserai-je l'avouer ?
» souvent entraîné vers vous , j'ai
» craint que ce malheur ne vous
» donnât une secrète satisfaction.
» Oh ! non , non ; faites - moi ce
» dernier sacrifice ; accordez un
» regret à celle dont j'ai causé la
» mort.

» Je suis père ; et ce titre cher
» et sacré a réveillé tous ceux qui
» me soumettaient à vous. En
» voyant mon enfant , je ne puis
» croire que vous soyez inexo-
» rable pour le vôtre ; Dieu le
» détourne de me causer les cha-
» grins dont je vous ai accablé ,

» qu'il le préserve aussi du regard
» d'un père mécontent ! Mon père
» re , c'est à genoux , c'est près
» de mon enfant que je vous
» conjure de l'adopter , de le re-
» connaître , de renouer les liens
» qui m'attachaient à vous ; c'est
» près de lui que je promets de
» vous porter l'amour , le res-
» pect que je désire lui inspirer :
» mon père , croyez que les ser-
» mens faits sur le berceau de ma
» fille me seront sacrés ».

ALPHONSE.

l'objet n'est pas le même et l'imp

LETTRE LXXIII.

de la duchesse de Candale à

M^{me}. la duchesse de Candale à

M^{lle}. d'Astey.

de la duchesse de Candale à

M^{lle}. d'Astey. Ce 22 août 1761.

LA lettre d'Alphonse est partie; mon vieil et digne ami ne doute pas que son père ne le rappelle. Soyez tranquille, ma sœur, bientôt nous serons séparés; je ne jouis même pas du tems que nous avons à être ensemble: nous ne causons plus; je me promène avec lui sans pouvoir lui parler; de loin en loin quelques mots interrompus mais à présent je cherche ce que je dois lui dire. Quelquefois, après être restée longtemps à rêver, je le regarde, et

il me sourit d'un air si triste! il croit que c'est à son tour à me consoler, et il souffre sans savoir ni demander ce qui m'afflige.

Aujourd'hui, répondant peut-être à ma conscience qui m'accusait d'avoir trop oublié M. de Candale, je me suis mise tout à coup à parler de lui. Il faut l'avouer, c'était la première fois depuis le jour où j'avais confié mes malheurs à Alphonse: aussi en a-t-il témoigné un étonnement qui m'a interdite; je me suis tue. — Après quelques instans, il m'a dit: MADAME, *parlons de ce qui vous intéresse; je me reproche de l'avoir négligé.* — Ma sœur, jamais il ne m'avait appelée *madame*; il le doit: mais qu'il y a peu de jours encore, j'aurais reproché à Alphonse la moindre alté-

ration dans son amitié ! Aujourd'hui , ce nom si froid m'a consternée ; cependant je n'ai pas osé m'en plaindre ; ma conscience même le répétait après lui. Oui , il faut revenir , — de bien loin revenir : — je suis égarée ; — je ne sais où me retrouver.

coup à parler de lui il faut
 vous ; c'est le premier jour de
 plus le jour on s'avisait de
 malheurs à l'homme ; mais en
 il témoigne un étonnement qui
 m'a interdite ; je me suis tue
 Après quelques instans, il m'a dit :
 MADAME, voulez-vous que je vous
 interesse ; je me reproche de l'a-
 voir négligé. — M. de M., jamais
 il ne m'avait appelée madame ;
 il le doit ; mais qu'il y a peu
 de jours encore, j'étais repro-
 ché à Alphonse la moindre ali-

LETTRE LXXIV.

*M^{me}. la duchesse de Candale
à M^{lle}. d'Astey.*

Ce 26 août 176...

COMME mes chagrins passés me semblent méprisables aujourd'hui ! que je suis honteuse d'avoir été accessible aux éloges ou à la méchanceté d'une madame d'Artigue, d'un chevalier de Fiesque ! comment ai-je pu donner le nom de malheur aux peines qui ne venaient pas d'Alphonse ? Souvent je me demande quelle fatalité me l'a fait rencontrer aux premiers jours de ma vie, dans mes rêves de bonheur, et qui me le ramène encore après mes infortunes.

Chaque jour nous attendons une réponse du duc d'Al***; peut-être que ce soir, demain, Alphonse recevra l'ordre de rejoindre son père: et moi, malheureuse! à quoi m'occuperai-je lorsqu'il ne sera plus ici? que deviendrai-je? Je n'ai pas un souvenir où son idée ne vienne se joindre, une espérance où je ne cherche à la rattacher. Le croiriez-vous, ma sœur? n'osant passer ma jeunesse près de lui, mon esprit et mes vœux me transportent au déclin de ma vie, là où les passions n'existent plus; je me demande si nos derniers jours ne pourraient s'écouler ensemble. Je bénirais même mon existence actuelle, s'il m'était promis de consacrer à sa vieillesse les soins que je donnais à ses peines: oui, sans plaintes, sans résistance, je

L E T T R E L X X V .

*M^{me}. la duchesse de Candale à
M^{lle}. d'Astey.*

4 septembre 176...

LA voici cette réponse ; son père l'a adressée au curé : c'est lui qui vient de me la remettre , qui me condamne à la porter ; il croit que je puis seule obtenir d'Alphonse de se soumettre aux ordres qu'elle renferme. Je n'ai pas voulu qu'il me les fit connaître ; c'est encore trop de les apprendre avec Alphonse. — Ma sœur , il s'en ira ; — soyez-en sûre ; — bientôt je l'entendrai me dire adieu ! Je suis bien malheureuse ; et cependant je sens que cet instant ne sera pas le plus affreux : je le verrai

verrai du moins : — mais demain ,
— mais les jours qui suivront ! —
Mon amie , Dieu vous préserve
de semblables chagrins : ce n'est
pas un de ces malheurs qui vous
arrivent du dehors , dont le pre-
mier choc est le plus sensible ; c'est
une douleur profonde qui a pris sa
place , qui s'est établie , que vous
ne pouvez plus vaincre , et qui
bientôt gagnera tout le cœur. —
Alphonse , si depuis quelques jours
vous avez aperçu un sourire sur
mes lèvres , c'est qu'alors je pen-
sais avec joie que je puis mourir.

L E T T R E L X X V I .

*M^{me.} la duchesse de Candale à
M^{lle.} d' Astey.*

Madrid, 21 décembre 176...

J E suis à Madrid. Ne me condam-
nez pas sans m'entendre : après
un silence de trois mois , je vous
écris pour vous dire un éternel
adieu.

Les malheurs qui m'ont acca-
blée vous seront parvenus ; mais
vous en ignorez les détails les
plus douloureux : mon cœur a be-
soin de vous les confier , de se
dire que le vôtre approuvera ma
retraite , sentira qu'elle est de-
venue inévitable. Si vous plaignez
ma jeunesse , que ce soit seule-

ment parce qu'il me reste encore long - tems à souffrir. Mon amie, vous saurez tout, mes erreurs, mes regrets, et le sentiment qui me domine toujours.

Je me souviens que je vous ai quittée pour aller porter à Alphonse la lettre de son père. Alphonse ! j'y pense sans cesse ; et pour écrire son nom, tout mon sang a tressailli. — Le tems était orageux, mais j'avançais dans la montagne, tellement occupée de cette fatale lettre, que je ne voyais rien de ce qui m'environnait.

En apercevant Alphonse, je frémis, comme s'il allait prononcer le malheur de ma vie : cependant c'était moi qui lui apportais les ordres qui devaient décider de la sienne. — Comment vous exprimer les battemens de mon

cœur, avant d'oser faire mention de cette lettre à laquelle je ne cessais de penser, et dont il m'étais impossible de parler. Au lieu de m'asseoir près d'Alphonse comme de coutume, je craignais de m'arrêter; il me semblait qu' alors cette lettre s'échapperait de mes mains; à peine pouvais-je me soutenir, et je m'obstinais à marcher: m'arrêtant à chaque pas, m'appuyant sur chaque arbre, je me sentais défaillir; et si Alphonse me pressait de me reposer, je me hâtais d'avancer: bientôt se bornant à me suivre, il me regardait avec un étonnement mêlé de pitié; il ne se doutait point de la part qu'il avait à mes peines.

Le tems s'obscurcissait et je ne remarquais pas; Alphonse me pria de gagner un abri. Il m'en-

traîna sous un immense quartier de rocher, d'où j'apercevais tous les endroits où nous avions été le plus souvent ensemble : je voyais cette première caverne où je l'avais retrouvé, je pouvais même distinguer son arbre favori. Hélas, me disais-je ! bientôt c'est tout ce qui me restera ; et tour à tour je les fixais pour y trouver ou y attacher des souvenirs.

Le vent, le tonnerre retentissaient dans la montagne ; Alphonse tremblait pour moi, tandis que je devenais plus tranquille. Je ne sais si ce bouleversement extérieur peu à peu calmait mon âme, ou si cet orage, qui semblait devoir tout détruire, en me faisant regarder la vie comme moins assurée, m'en faisait aussi moins redouter les chagrins.

H 3

(174)

Je vis plusieurs fois Alphonse jeter les yeux avec horreur sur ce rocher sous lequel il m'avait placée. Tout-à-coup un ouragan affreux se fit entendre : pas un arbre qui ne fût ployé, pas une caverne qui ne retentit, pas un rocher qui ne fût ébranlé : Alphonse m'arracha de celui qui m'avait servi d'asile, et nous vîmes aussitôt plusieurs pierres s'en détacher, rouler du haut de la montagne, et briser tout ce qu'elles rencontraient. Le croiriez-vous ? je n'éprouvai aucune émotion, jusqu'au moment où une de ces pierres toucha notre arbre chéri : ma sœur, je le vis se rompre, tomber ! et le premier cri m'échappa. Malheureuse, aimais-tu donc assez pour qu'il n'y eût de sensible pour toi que ce qui tenait à ton amour !

Alphonse ne vit même pas son arbre brisé ; je le lui fis remarquer : *Dieu*, reprit-il, *que nous sommes différemment affectés!...* *Ah! je ne tremble que pour elle...* Au milieu de son trouble il s'écria : *Je ne connaissais pas encore l'amour!* Ma sœur, ces paroles furent se graver dans mon cœur ; mais j'eus assez d'empire sur moi pour ne point paraître les avoir entendues ; il put croire qu'avec le bruit de l'orage, elles s'étaient perdues dans la montagne.

Des précipices se formaient sous nos yeux, et nous ne savions si la terre qui nous portait, n'allait pas s'entr'ouvrir. J'ignorais où me conduisait Alphonse ; je n'avais ni le désir de m'éloigner, ni la force de lui résister. Nous gagnâmes une petite

cabane adossée à une chaîne de rochers ; c'était la retraite d'Alphonse : je ne l'avais jamais vue ; il en ouvrit la porte , et me plaça , presque mourante , sur une chaise qui se trouvait à l'entrée de la chambre ; il appela Anna à grands cris , elle vint aussitôt. Tous les deux cherchaient à me rendre à la vie ; mes yeux étaient fermés ; ils me croyaient évanouie : mais faut-il vous l'avouer , ma sœur ? je me trouvais chez Alphonse sans l'avoir prévu , et je me livrais à une secrète satisfaction de n'avoir pu m'y opposer. Cependant , le sentiment de ce que je me devais à moi-même me rappela bientôt que je ne pouvais m'arrêter davantage. Je voulus m'éloigner ; le tems ne me permettait pas de sortir : je proposai à Alphonse de

passer au moins dans la chambre d'Anna. Je sais que, dans la sévérité de mes remords, c'était toujours être chez Alphonse ; mais pour moi, mais dans ce moment, quelle distance me semblait exister entre ces deux cellules ! A peine eus-je mis le pied dans celle d'Anna, que je me retournai pour voir encore la retraite d'Alphonse : des livres, quelques arbustes consacrés au deuil et à la mélancolie, un portrait de Camille, des pistolets sur la cheminée... au milieu de ces déserts, peut-être les avait-il pour sa sûreté, pour celle de son enfant ; mais dans ma tristesse je me figurai combien de fois, depuis ses malheurs, il avait pu les regarder comme la fin de ses peines ! aussi ces armes meurtrières me firent-elles une im-

pression surnaturelle ; j'aurais voulu les emporter , les cacher , les rendre introuvables. Que n'osai-je alors prendre mon effroi pour une inspiration ! mais il faut être heureux pour se croire averti par le ciel.

J'entra dans la chambre d'Anna. Angelina dormait ; je m'assis à côté de son berceau ; je l'embrassai ; elle ne s'éveilla pas ; je l'embrassai encore : auprès de cette innocente créature , je repris courage , et donnai à Alphonse la lettre de son père. Peut-être aussi , ma sœur , cet effort purifiait-il à mes yeux ma présence chez Alphonse.

Il ouvrit cette lettre dans une inquiétude visible. Pendant qu'il la lisait , je pris la main d'Angelina ; tout ce qui me rapprochait

d'elle avait le pouvoir d'adoucir mon ame. — *Jamais*, s'écria Alphonse ! — J'osai lui demander l'objet d'une résolution si fortement exprimée. — *Mon père veut que je quitte cette retraite, ... que j'aïlle à ses pieds avouer mes torts, ... solliciter mon pardon.... Moi!... m'humilier jusqu'à ce point ! fût ce même auprès d'un père ! Il veut que je m'en rapporte à lui du sort de mon enfant. Jamais, jamais !* — Dans cet instant, ma sœur, je ne pensai plus à moi : que me faisaient et le malheur et la vie, si j'obtenais qu'Alphonse retrouvât tous les biens auxquels les hommes attachent de l'importance !... Si je méritais qu'il m'estimât par-delà même Eléonore ! J'osai défendre son père, le justi-

fier de ce qu'il exigeait de lui des marques de soumission avant de croire à ses regrets : la fortune , l'éclat du rang , les honneurs de l'ambition , un mariage avantageux , je voulais mettre Alphonse à portée de posséder tous ces biens ; mais en les désirant pour lui , je sentais cependant qu'il n'en était aucun qui valût de les lui faire envisager. C'est le sort de sa fille sur lequel je portai ses regards ; voudrait-il risquer que son père ne la reconnût pas , la condamnât à n'appartenir à aucune famille , la privât des biens auxquels elle avait droit ? — *Il m'est impossible de quitter ce séjour* , me dit Alphonse. — Aussitôt je pris son bras , je l'entraînai dans sa chambre ; dans cette chambre d'où je venais de sortir avec

l'embarras de m'y être trouvée ,
 et où dans ce moment je rentrai
 avec l'assurance que donne la cer-
 titude de faire le bien. Plaçant
 Alphonse vis-à-vis du portrait de
 Camille : *Osez , lui dis-je , refuser
 d'assurer un sort à son enfant ?*
 Alphonse voulut s'éloigner ; j'ap-
 pelai Anna ; je lui ordonnai de
 m'apporter l'enfant ; et la prenant
 dans mes bras , me rappelant la
 fin terrible de Camille , je m'é-
 criai : *Malheureux enfant ! sau-
 dra-t-il en t'aimant comme la
 mère , qu'à son exemple je te dé-
 voue aussi à la mort ? Alphonse ,
 souvenez-vous comme elle l'invo-
 quait à ses derniers momens !*
*Avez - vous oublié QU'IL LUI PA-
 RAISSAIT MOINS CRUEL DE TUER SON
 ENFANT QUE DE L'ABANDONNER ?*
 — *Dieu , grand dieu ,* reprit

Alphonse , *cessez de déchirer mon ame : vous voulez m'éloigner de vous , m'enlever mon dernier bonheur ; je me sou mets , ordonnez de ma vie !*

Alors j'éprouvai de nouveau toute l'horreur qu'il y aurait à me séparer de lui : tant que son départ avait été incertain , je n'avais vu que la nécessité de l'y décider ; mais dès qu'il y fut résolu , je ne sentis plus que son éloignement.

Jen'emmènerai point ma fille , me dit Alphonse ; *son jeune âge lui rendrait une longue route trop dangereuse : la rejetterez-vous aussi ? n'envieriez-vous la douceur de la laisser près de vous ? — Non ,* lui répondis-je avec une dernière et douloureuse satisfaction ; *non , confiez-la moi ;*

elle sera ma fille , mon unique enfant. — Alphonse la remettait dans mes bras , lorsque la porte s'ouvrit , et que je vis entrer M. de Candale , accompagné de M^{me}. d'Artigue. — *Votre enfant* , s'écria M. de Candale d'un air furieux ! Il s'élança sur ces pistolets qui m'avaient causé tant d'effroi , et je perdis connaissance.

*Continuation par madame
d'Artigue.*

» C'EST à moi à vous faire le
» récit d'un malheur que j'ai cau-
» sé sans le vouloir , et que je
» n'ai pu empêcher quoique je
» fusse présente. M^{me}. de Can-
» dale , insensible aux pieds de
» son mari , a du moins évité le
» spectacle horrible qui me pour-

» suivra toujours. Mais il faut d'a-
» bord vous expliquer le hasard
» inconcevable qui nous a amenés
» près d'Alphonse, dont nous
» ignorions même le séjour dans
» ces montagnes.

» Lorsque M^{me}. de Candale par-
» tit pour s'y rendre, elle me
» laissa dans le regret d'avoir
» causé ses chagrins. Je l'aimais
» véritablement, si vous consen-
» tez à nommer amitié un désir
» réel pour tout bonheur qui ne
» lui viendrait pas de M. de Can-
» dale. Je résolus de la rendre au
» monde et à sa fortune; de re-
» porter sur moi, par ce sacrifice,
» l'intérêt que je croyais m'être
» dû; et enfin, d'effacer par ma
» générosité, la honte que l'aban-
» don de M. de Candale m'avait
» imprimée.

» J'attendais son retour avec
» impatience : je savais bien qu'il
» me chercherait aussitôt après
» son arrivée ; il était trop habitué
» à me parler de lui pour n'avoir
» pas besoin de moi.
» Dès qu'il parut , je le fis rou-
» gir de sa conduite envers sa
» femme ; et me servant , pour re-
» gagner son amour , des fautes
» même que la passion m'avait
» fait commettre , je lui avouai
» tous mes torts avec Emilie ; je
» la justifiai en m'accusant ; et je
» vis M. de Candale s'enorgueillir
» de mes erreurs. Si j'eusse voulu
» dans cet instant , il me revenait
» pour toujours ; mais ce triom-
» phe n'aurait pas suffi à ma fier-
» té ; je consentais qu'il appar-
» tint à Emilie , si c'était à moi
» qu'elle devait son retour.

» Il me serait facile de donner
» à ma conduite des motifs plus
» purs ; mais je me suis jugée
» avant de vous écrire ; croyez
» donc également et le bien et le
» mal ; car je ne vous demande
» point d'éloge , ni ne redoute de
» haine.

» Je fis sentir à M. de Candale
» la nécessité d'aller rechercher
» Emilie ; je voulus l'accompa-
» gner : lorsque nous arrivâmes ,
» des paysans nous dirent qu'elle
» se promenait dans la montagne.
» Un orage affreux nous donnait
» de l'inquiétude pour elle ; ils
» crurent nous rassurer en disant
» qu'elle était avec Alphonse. M.
» de Candale pâlit : *Je le connais*
» *cet Alphonse* , me dit-il avec un
» regard qui m'effraya. Sa jalouse
» vanité , son indomptable or-

» gueil commençait à le tourmen-
» ter. Il voulut aller trouver Emi-
» lie, à l'heure même: je le suivis,
» sans trop savoir ce que je re-
» doutais, car je n'avais jamais
» entendu nommer Alphonse. Les
» paysans qui nous avaient parlé
» de lui, reçurent l'ordre de nous
» conduire: ne trouvant pas Emi-
» lie assez tôt au gré de son im-
» patience, M. de Candale voulut
» être mené chez Alphonse; nous
» y entrions lorsque Emilie profé-
» rait ces mots, *Mon unique en-*
» *fant.* — L'éclair n'est pas plus
» prompt que ne le fut l'emporte-
» ment de M. de Candale: il se
» saisit des pistolets qui étaient
» chez Alphonse, l'insulta, lui
» cria de se défendre; tous deux
» tirèrent presque en même tems,
» et tombèrent ensemble.

» Mon premier soin fut de faire
» éloigner Emilie : avant qu'elle
» eût repris connaissance : les pay-
» sans qui nous avaient accompa-
» gnés la portèrent chez le curé ;
» ils coururent chercher des se-
» cours , pendant qu'Anna et moi
» tâchions d'arrêter le sang qu'un
» moment de réflexion aurait em-
» pêché de couler. *301 3228 311 4*
» Alphonse , blessé moins dan-
» gereusement que M. de Can-
» dale , le reconnut , se traîna près
» de lui , et chercha à justifier
» Emilie : il n'y serait point par-
» venu , si le curé n'était arrivé ,
» s'il n'eût rendu compte à M. de
» Candale de la conduite de sa
» femme ; aussi , avant de mourir ,
» loin de lui offrir un pardon hu-
» miliant , M. de Candale crut
» avoir des excuses à lui faire , et

» me chargea de lui dire que s'il
» eût vécu , il eût réparé ses torts ;
» il justifia Alphonse , et se re-
» procha cette espèce de bouillant
» et faux courage , qui , si sou-
» vent , lui avait fait risquer sa vie ,
» et dont il finissait par être la
» victime. Il expira avant qu'on
» eût eu le tems de lui ramener
» Emilie.

» M^{me.} de Candale ne voulut
» point rentrer dans sa maison ;
» malgré les paroles de paix que
» je lui avais portées , elle se re-
» gardait comme la cause de la
» mort de son mari.

» Elle resta chez le curé , se
» livrant à une douleur qui repous-
» sait toute consolation ; et si d'a-
» bord elle m'a reçue , c'est peut-
» être parce que ma présence , en
» lui rappelant toutes ses peines ,

» les lui rendait plus sensibles.
» Obligée de fuir la société qui
» nous condamne toutes deux ,
» quoiqu'elle me rende responsa-
» ble des fautes apparentes et du
» malheur d'Emilie , je lui consacrerai mes soins ; l'amitié de sa rivale prouvera combien elle commande l'affection : peut-être aussi fera-t-elle penser que si j'eusse été élevée avec d'autres principes , placée dans un autre monde , je serais restée digne d'estime ; que si du moins j'avais été aimée de l'homme qui a cherché à me séduire , j'aurais conservé toutes les vertus qui peuvent survivre à une première faute ».

LETTRE LXXVII.

M^{me}. la duchesse de Candale à

M^{lle}. d'Astey.

Madrid, le 22 décembre 1776....

MA sœur, j'étais tombée sans connaissance à la vue de M. de Candale; en rouvrant les yeux je me trouvai dans la maison du curé, entourée de plusieurs femmes du village, qui me plaignaient, me consolaient, sans que je susse quel nouveau malheur excitait leur pitié: je le compris bientôt; et me précipitant malgré elles, je courus vers la montagne. M^{me}. d'Artigue vint à ma rencontre; sa vue me fit frémir; je voulus la repousser: mais lorsque le curé

qui la suivait m'apprit la perte que j'avais faite , je cessai d'éloigner M^{me}. d'Artigue. Avais - je le droit de condamner personne ? moi , cause certaine , quoique innocente , de la mort de mon mari ! Je restai accablée à la place où j'étais : sans savoir encore si la pitié ou la haine de M^{me}. d'Artigue me l'avait amenée , je m'appuyais sur elle , tant j'avais besoin d'un soutien !

Le respectable vieillard me ramena chez lui ; peu à peu il m'apprit les détails dont elle vient de vous rendre compte.

Le pardon de M. de Candale releva mon courage , excita mes regrets : oui , je crus le perdre une seconde fois , et mes remords ne se bornèrent point aux der-

niers

niers instans qui avaient décidé de sa vie ; je reconnus toutes mes fautes : noyée dans les pleurs , je ne formais point de plaintes ni ne cherchais de consolation ; seule avec moi - même , mes douleurs augmentaient ou s'affaiblissaient en proportion des reproches ou des excuses que me présentait ma conscience.

Je savais Alphonse blessé ; je n'en demandais point de nouvelles : mais lorsque son état donnait quelques lueurs d'espoir , le curé trouvait moyen d'en instruire Mme. d'Artigue de manière à ce que je l'entendisse. Cependant il respectait mes devoirs , me les rappelait , même en accordant quelque chose à la pitié : depuis cette funeste rencontre , il ne nomma plus Alphonse devant moi ; c'était

Tome III.

I

toujours, *l'infortuné jeune homme, son malheureux ami* ; toujours une épithète à laquelle mon cœur le distinguait, jamais un nom qui pût me faire rougir. — Je bénissais ce bon vieillard, et souvent il m'échappait un regard, un geste qui trahissait ma reconnaissance.

Depuis huit jours je vivais ainsi, croyant ne penser à Alphonse que lorsque le curé venait de le quitter, et pouvait m'instruire de son état : un soir il revint si pâle, si changé, que toutes mes craintes se réveillèrent ; je m'approchai de lui en tremblant : *Mon père*, lui dis-je.... Je n'osai faire aucune question, et j'attendais sa réponse ; — il soupira. — *Mon père*, m'écriai-je une seconde fois ? — *Il existe encore, mais il n'a plus*

que quelques heures à vivre. —
Je levai les yeux au ciel ; oubliant
que M. de Candale, qu'Alphonse
avaient attenté à leur existence,
j'osai lui reprocher une mort si
cruelle, si prématurée. Hélas !
il ne devait plus y avoir de len-
demain pour celui dont l'extrême
jeunesse avait compté sur tant de
brillantes, tant de longues années !

Dès que le curé et M^{me}. d'Ar-
tigue furent retirés, je sortis dou-
cement de la maison ; il n'était
que minuit, la lune m'éclairait :
je savais bien que la mort de M.
de Candale m'interdisait de re-
voir Alphonse ; mais j'avais besoin
d'aller pleurer près de sa demeure.

Pour sortir de chez le curé, il
faut traverser le cimetière ; je sen-
tis sous mes pieds la terre fraî-
chement remuée : c'était une

tombe qu'on venait de couvrir. Je me mis à genoux malgré moi ; et m'appuyant sur la croix , au bas de laquelle étaient écrits le nom , l'âge de la jeune paysanne qui venait de finir , et que je connaissais : *Grand Dieu* , m'écriai-je , *si jamais elle a envié mon sort , que ne peut-elle apprendre combien en ce moment j'ambitionne le sien !*

En levant les yeux , j'aperçus l'église encore tendue de noir , et couverte des armoiries de M. de Candale. Aucune plainte , aucun mot ne sortit de ma bouche ; joignant les mains et versant des larmes , je m'humiliai devant Dieu , sans même oser prier. Je succombais à ma douleur , lorsque je vis le curé , suivi de tout le village , qui sortait de l'église ; ils gagnè-

rent lentement le sentier qui conduit à la maison d'Alphonse. Je m'éloignai pour les laisser passer, et à une grande distance je les suivais : de tems en tems le vent portait jusqu'à moi les dernières prières qu'ils faisaient pour les mourans.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'à la cabane d'Alphonse ; ce qui ne put pénétrer dans cet humble asile se mit à genoux à la porte ; et moi, bien loin d'eux, me cachant à tous les regards, je me prosternai aussi, n'osant demander qu'il me fût permis d'offrir ma vie pour sauver celle d'Alphonse, mais appelant la mort.

Lorsque les paysans se retirèrent, je ne pus les suivre ; presque inanimée, je demeurais à la place où j'étais, quand tout à coup,

craignant que chaque minute que je passais ainsi ne fût la dernière accordée à Alphonse, j'osai m'approcher de sa cabane. La fenêtre en était ouverte ; j'avançai bien doucement : je vis le curé près de son lit ; le visage d'Alphonse était déjà couvert de la pâleur de la mort ; je l'entendis me nommer, demander si je lui avais pardonné. — O puissance du devoir ! t'ai-je assez obéi ? je ne prononçai pas un mot, et un mot lui aurait porté la dernière consolation qu'il pût recevoir ! — Il était agité ; sa voix était forte ; ses paroles brèves et sans suite. Comme je l'écoutais ! — *Elle ne voudra plus de ma fille*, s'écriait-il ! *je veux, j'ordonne qu'on la mène à Eléonore.* — Bien bas je répétai : *C'est moi qui la mè-*

nerai à Eléonore. — Sa tête s'égarait... Pardonnez, ô mon Dieu, si j'ose me rappeler que moins il lui restait d'empire sur lui-même, plus mon souvenir revenait à son esprit et à son cœur: il ne cessa plus de parler de moi.

Je succombais, je ne pouvais plus étouffer mes sanglots; deux fois le curé avait regardé la fenêtre qui me cachait; Alphonse m'entendit aussi, et demanda qui pouvait le pleurer. — C'est sûrement Anna, répondit le vieillard. — Je précipitai, je cachai ma tête contre la terre pour ne pas crier à Alphonse que cette douleur si profonde ne pouvait venir que de moi.

Bientôt il ne me fut plus possible de le comprendre. — *Encore quelques minutes*, dit le curé à Anna,

et il aura cessé de souffrir. — Alors, ma sœur, je ne pus résister; je m'élançai dans cette chambre; et tombant près de son lit, je pris la main d'Alphonse, et l'assurai de nouveau que je mènerais sa fille à Eléonore. — Il rouvrit les yeux; ses esprits déjà éteints se ranimèrent; oui, un instant je le disputai à la mort. Il me reconnut... me remercia... me bénit; et je ne sais si en me voyant il ne prononça pas le mot de bonheur. Il retomba sur son lit, expira; et, même après sa mort, sa figure conserva l'impression consolante que ma présence y avait fait naître.

Que vous dirai-je, ma sœur? depuis cet instant je ne sais rien de ce qui m'est arrivé; seulement je me rappelle que j'étais douce,

tranquille tant qu'on laissait Angelina près de moi ; mais que si pour une minute on voulait l'en éloigner , j'éprouvais toutes les horreurs du désespoir.

M^{me}. d'Artigue ne m'a point quittée ; sa présence ne me causait ni peine ni consolation ; tout m'était indifférent hors Angelina. Il y a deux mois que le curé me rappela qu'il fallait la conduire à Eléonore ; les volontés d'Alphonse m'étaient sacrées , et je pouvais m'y soumettre lorsqu'il n'était plus. J'allai donc à Madrid , et je parvins à découvrir la retraite de cette généreuse amie : le curé se chargea de lui apprendre la mort d'Alphonse et mes malheurs ; elle y parut sensible , permit que je restasse dans son couvent ; mais ma sœur , quelle différence de ses

sentimens aux miens ! Eléonore consent avec peine à parler d'Alphonse ; elle cherche à l'oublier ! et moi , s'il me fallait perdre son souvenir , je ne voudrais pas de la vie !

Emilie , sans prononcer de vœux , s'enferma dans le couvent d'Eléonore ; à dix-huit ans elle renonça au monde , se consacra à l'éducation d'Angelina , et trouva une secrète et dernière satisfaction à lui faire chérir un père qu'elle n'avait point connu.

Le duc d'Al*** traîne une longue et solitaire vieillesse , d'autant plus infortunée , qu'il s'en prend à lui-même de la mort de son fils.

M^{me}. d'Artigue n'osant point re-

tourner en France , où on l'accuse de la mort de M. de Candale , des malheurs de sa femme , se fatigue dans de grands et inutiles voyages , d'où elle revient toujours vers la retraite d'Emilie , qui la reçoit avec douceur , mais ne peut ni lui inspirer le goût de la solitude , ni la dédommager des illusions du monde.

La mère de Camille étant morte très-peu de jours après le départ de sa fille , don Louis alla cacher sa vieillesse dans une retraite inaccessible aux hommes ; reconnaissant que sa désobéissance aux ordres de son père ne lui laissait pas le droit de se plaindre de sa fille , ni d'oser condamner une faute dont il lui avait donné l'exemple.

Le bon curé a fini ses jours

près d'Emilie : souvent il lui parlait de ses malheurs , pour qu'elle préservât Angelina des mêmes fautes.

Si cet enfant intéresse quelques âmes sensibles , nous pourrons leur apprendre le sort de celle qui , même avant de naître , semblait destinée au malheur.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER
VOLUME.

il ge
En
s roul
te de
g à
our
e gr
et ce
Jes d
le t
gratifi
33.
La ra
à M
à C
À pe
venu
me d
c pro
ince
on ce
ant d
va be
itif.
Cette
laisan
aux tren
autres



ilge de Holstein-Gottorp. Art. 30.

En compensation des pertes considérables que
s troubles précédens ont causées à la branche ca-
de Holstein-Gottorp, le roi de Danemarck s'en-
g à lui payer, dans l'espace de cinq ans à compter
our de l'approbation donnée au présent traité
e grand-duc, la somme de cinquante mille écus
et courant de Danemarck. Art. 31.

Les deux parties contractantes ratifieront ce traité
le terme de six mois ou plutôt s'il sera possible.
ratifications seront échangées à Copenhague.

. 33. *)

La ratification de l'impératrice de Russie fut don-
à Moscou le $\frac{29}{10}$ Sept. $\frac{10}{10}$ Oct., et celle du roi de Dane-
à Copenhague le $\frac{19}{30}$ Novembre 1767.

À peine le grand-duc Paul Fédrowitsch fut-il
venu à l'âge de majorité, qu'il agréa et ratifia,
me chef de la maison de Holstein-Gottorp, le
c provisionnel dans tous ses points et articles.
ince-évêque de Lübeck y ayant alors aussi don-
on consentement en sa qualité de premier repré-
ant de la branche cadette de cette maison, on
va bon de ne plus différer la conclusion du traité
itif.

Cette affaire fut traitée à Czarsko-Sélo, château
naissance de l'impératrice, entre Mr. de Numsen,

aux trente-quatre articles dont est composé ce traité, on en ajouta
autres séparés et secrets, qui n'ont point été publiés.

X 2666 407

Inches 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 8
Centimetres

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black



E.

E.

3

